

# mœbius<sup>166</sup>

*Mais il ne suffit pas de se tenir  
debout sur l'autre rive  
du fleuve*





Nous nous toisons, à risque de nous aimer ou de nous faire la guerre; immobiles, nous faisons fi du courant qui nous sépare: à chaque vie sa place, sa position, son côté, sa plage. *Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve.*

Et si nous construisions un pont sur lequel nous tendre, mêler nos regards et nos héritages, nos lieux, un espace de métissage? Et si nous nous inventions de nouveaux corps, des jambes longues comme le fleuve pour qu'elles se tiennent sur les deux rives?

Et si nous arrivions à nous multiplier, pour que nos langues, plurielles, s'harmonisent avec tous les chants du fleuve? Quitter enfin nos rives, détruire nos drapeaux, nos villages et nos colonies.



Mais il ne suffit pas de se tenir debout  
sur l'autre rive du fleuve

Mœbius

N° 166

Automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve  
dirigé par Nicholas Dawson et Karine Rosso

Le thème est une phrase de Gloria Anzaldúa traduite de l'anglais par  
Paola Bacchetta et Jules Falquet pour *Les cahiers du CEDREF*, n° 18,  
2011 ; et dont la version originale figurait dans *Borderlands/La Frontera :  
The New Mestiza*, San Francisco (CA), Aunt Lute Books, 1987.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada

4<sup>e</sup> trimestre 2020

ISSN : 0225-1582

ISBN pour l'imprimé : 978-2-924781-29-6

ISBN pour le PDF : 978-2-924781-28-9

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs  
et leurs autrices.

Mœbius

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal (Québec) H2J 1M6

revuemoebius.com

revuemoebius@gmail.com

### **Imprimé**

Abonnements : revuemoebius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Société de développement des périodiques  
culturels québécois (SODEP)

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bur. 716

Montréal (Québec) H3B 1A7

514 397-8669

info@sodep.qc.ca

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

Librairie du Québec

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Téléphone : 01.43.54.49.02

Télécopieur : 01.43.54.39.15

Courriel : libraires@librairieduquebec.fr

Site Internet : www.librairieduquebec.fr

### **Numérique**

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

## l i m i n a i r e

### 9 Quelques lettres pour quitter nos rives

Nicholas Dawson et Karine Rosso

## f i c t i o n + p o é s i e

### 19 Poésie de l'île Noire

Isabel Corona

### 27 Morceaux pour un corps

Renato Rodriguez-Lefebvre

### 33 je laisse la certitude des lieux à celles qui n'ont pas peur de prendre racine

Arianne Caron Poirier

### 43 Je suis les papillons qui meurent

Catherine Anne Laranjo

### 47 stucs naturels

Symon Henry

### 59 Pour Amanda

Clara Lamy

### 67 Nos savoirs (à bâtons rompus)

Mélodie Drouin

### 75 Pose longue

Laetitia Beaumel

### 83 Il n'y a pas de distance si grande

Mathieu Blais

### 87 *Un ponton nommé Désir tiré par un Ford F-150: reprographie de la vie contemporaine*

Patricia Houle

### 93 Yānariskwa (Grand Loup) et Yāndia'wich (Grande Tortue) à la pointe aux Indiens de la rivière Unamen (Romaine)

Guy Sioui Durand –  
Tsie8ei 8enho8en

### 101 Beautés endormies

Lina Meruane traduite par  
Marie Ferrier Houdayer

### 111 Wild White West

Alexandre Tremblay

### 115 En boca ajena

Adalber Salas Hernández  
traduit par Sonya Malaborza

### 119 Le vent qui coule se vide à l'horizon

Loïc Beaugard-Lefebvre

## p e n s e r l a c r é a t i o n

### 129 Accompagner

Mélikah Abdelmoumen

## m a n i f e s t e s a v a n t l ' a u b e

### 135 Grandir en amour

Yara El-Ghadban

## l e t t r e à u n é c r i v a i n v i v a n t

### 149 Lettre à Felwine Sarr – petites méditations innues

Natasha Kanapé Fontaine



# Quelques lettres pour quitter nos rives

Montréal, 26 août 2020

Chère Karine,

Nous nous sommes connu·e·s lors d'un événement qui appelle aux affrontements : un colloque qui aurait pu être, comme souvent, le théâtre de disputes stériles où se jouent des guerres d'ego et de domination du savoir. Mais ce colloque portait sur les marges identitaires, politiques et épistémologiques ; si j'ai pu te poser une question un peu arrogante pendant ta communication, ta réponse était un pacte d'amitié : nos interventions, nos échanges et nos prises de position sont depuis lors toujours situées, considérées et formulées depuis nos standpoints. Nous nous invitons alors à cheminer ensemble, à négocier nos situations et à nous tenir la main. Nous nous écrivons désormais des lettres : par la pensée et l'écriture, nous proposons à nos vies une véritable solidarité.

Pour ce liminaire, donc, je nous suggère de sortir du cadre traditionnel de la revue. Je nous propose de nous écrire, à nouveau. Parce qu'avec toi, j'apprends encore à me déplacer, à démarcher. Je quitte ma rive quand je t'écris, et je sais que tu quittes la tienne aussi.

Anzaldúa était une écrivaine des frontières. Quand elle a écrit cette phrase que nous avons empruntée pour la

citation-thème de ce numéro, elle parlait spécifiquement des dynamiques d'affrontement et de ce que nous appellerons, des années plus tard, une culture du call-out. Elle dit :

La position oppositionnelle, partant d'un problème envers l'autorité [...], constitue un pas vers la libération de la domination culturelle. Mais ce n'est pas un mode de vie. À un certain point de notre cheminement vers une nouvelle conscience, nous devons quitter l'autre rive du fleuve, [...] de manière à ce que nous puissions être des deux côtés à la fois, et voir à la fois avec les yeux du serpent et ceux de l'aigle. Ou peut-être déciderons-nous de nous désengager de la culture dominante, de la rayer carrément de la carte comme une cause perdue, et de traverser la frontière vers un territoire complètement nouveau et séparé. Nous pourrions aussi prendre un autre chemin. Les possibilités sont nombreuses, à partir du moment où nous décidons d'agir et non de réagir<sup>1</sup>.

Notre relation d'amitié, de travail et d'écriture est, je crois, une de ces possibilités, un de ces chemins que nous parcourons encore, toi et moi, que nous réactivons si souvent et que nous pluralisons depuis notre rencontre. Nous nous sommes écrit depuis Montréal, Sherbrooke, Santiago, Buenos Aires. Plus d'une fois nous avons traversé les limites géographiques, identitaires et formelles ; je crois que nous nous écrivons pour nous tenir à même ces frontières, pour y

---

1. Gloria ANZALDÚA, «La conscience de la Mestiza. Vers une nouvelle conscience», *Les Cahiers du CEDREF*, n° 18, 2011, [en ligne], [<http://journals.openedition.org/cedref/679>], (consulté le 23 juillet 2020).

récolter tous les savoirs qui accompagnent le décentrement, l'écoute des autres et la bienveillance.

C'est pour cette raison que je t'avais suggéré cette citation-thème : parce qu'elle nous obligerait à lire les textes reçus (174 textes, un record !) avec cette même écoute, cette même bienveillance, et ce, malgré le rôle coercitif qui nous est dévolu (je suis encore si mal à l'aise d'avoir à refuser autant de bons textes). Nous voulions diversifier les formes, encourager les voix marginalisées qui écrivent depuis des lieux et des expériences encore trop invisibles, dont les chants sont à peine perceptibles parmi les cris qui s'opposent obstinément, unilatéralement, d'une rive à l'autre. Il est vrai que nos chicanes enterrent des voix, créent des silences, bâtissent toutes sortes d'absences. Ce numéro, je le désirais pluriel, complexe et instable comme la mer.

Pendant l'appel à textes de ce numéro, le mouvement Black Lives Matter était revenu au centre de l'attention dans les médias. Au lieu de simplement « réagir » à l'actualité, nous avons décidé d'« agir » en proposant des changements structurels et des engagement antiracistes importants à *Mœbius*, ce qui ne s'est pas fait sans heurts. La bienveillance n'a pas suffi à contrer les disputes : si les membres du comité de rédaction se sont subitement retrouvés dans une position oppositionnelle, difficile mais libératrice, nous avons vite compris que « ce n'est pas un mode de vie », et encore moins une méthode efficace pour apporter des changements dont nous serions fier·ère·s. Je considère ce numéro non pas comme le résultat de ces modifications, de nos compromis et de notre résilience, mais plutôt comme une étape d'un processus de réparation plus lent, plus ardu ; un processus de décentrement au cours duquel nous tentons de dessiner les divers chemins potentiels pour arriver à ce

que les affrontements ne soient pas une fin, à ce que les guerres n'aient plus lieu. Ce numéro, ne crois-tu pas qu'il est simplement une proposition, une ouverture? Qu'en penses-tu, à la lumière des textes reçus et des choix déchirants que nous avons dû faire, au son des voix qui s'expriment parmi ces pages?

Un abrazo, amiga mía,  
Nicholas

\* \* \*

Montréal, 4 septembre 2020

Querido Nicholas,

Ta lettre et les très nombreux textes que nous avons reçus m'ont fait réfléchir. Je me demande jusqu'à quel point la pratique de la correspondance, qui suppose une balle que l'on se renvoie, n'implique pas d'office qu'il y ait deux rives, ou du moins, deux flancs délimités par la présence d'un filet.

La citation d'Anzaldúa que nous avons choisie s'inscrit dans le politique, dans les fils sémantiques que nous avons envie de tendre et dans les ponts symboliques construits entre les rives. Or, il arrive parfois que les fils et les ponts soient coupés, que les berges s'éloignent les unes des autres et que les mains tendues sombrent dans la violence des flots. Certains textes retenus pour ce numéro témoignent de la crue des eaux, de la dureté de la traversée quand il n'y a ni pont ni espoir à l'horizon. S'ensuit alors, comme dans le

texte de Lina Meruane traduit par Marie Ferrier Houdayer, une traversée à jamais figée dans l'ancre de la conscience, à mi-chemin entre l'éveil et le cauchemar. Le texte de Loïc Beauregard-Lefebvre traite aussi d'une traversée constante et périlleuse, comme « l'exil qui nous renverse quand on part à sa rencontre ». Le thème de l'exil est à nouveau présent dans le récit écrit par Clara Lamy, où l'histoire d'Amanda s'entremêle habilement à celle de la narratrice. Les frontières entre les histoires et les corps se déplient également dans la poésie d'Isabel Corona et de Catherine Anne Laranjo, où « les lacs s'installent dans le creux des ventres » et les « cheveux défaits » qui remontent vers le fleuve. Car il est beaucoup question du fleuve dans ce numéro, du fleuve Saint-Laurent, mais aussi du Mississippi, mentionné par Laetitia Beaumel, de leurs rivages dont on s'éloigne pour mieux naviguer sur de nouvelles embarcations, telles que le ponton évoqué avec humour par Patricia Houle.

Toutefois, il arrive, comme dans le texte d'Arianne Caron Poirier, que les lieux que nous quittons nous habitent à jamais ou que les rives d'un même fleuve se rencontrent dans une cause commune – en témoigne la prose engagée de Mathieu Blais. Que l'on souffre du « syndrome postcolonial », comme l'article Alexandre Tremblay, ou que l'on observe, à l'instar de Symon Henry, que « les murs se rapprochent », on a souvent l'impression d'être à la dérive, éloigné-e que l'on est de la terre du milieu, de cette nepantla si rare et si chère à Anzaldúa.

Je crois qu'il ne suffit pas d'échanger pour se comprendre : pour qu'il y ait un réel dialogue entre les rives, il faut, je pense, se glisser entre les mailles du filet, entremêler les voies, juxtaposer les langues, explorer le langage des interstices. Mais est-il possible de parcourir ces zones inconnues sans

se perdre in translation? À l'inverse, peut-on remonter à l'origine des mots sans leur affubler une autorité première? Ce sont là quelques-unes des questions que l'on trouve dans le texte hybride de Renato Rodriguez-Lefebvre, et qui traversent également celui d'Adalber Salas Hernández, traduit par Sonya Malaborza.

Ne pas se contenter de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve implique probablement de se mouiller, de se traîner dans la boue et de « renverser les remparts », comme le propose poétiquement Mélodie Drouin. Car il est faux de prétendre que l'on peut accoster à chacun des rivages sur lesquels les populations se font face les bras croisés. À l'heure où l'érosion menace le littoral et où l'eau des océans ne cesse de monter, il est peut-être temps d'envisager une autre carte du monde, d'autres façons d'écrire et de communiquer.

S'il est vrai, comme le pense Héraclite (et Borges), que l'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, le temps est peut-être venu de plonger, ne serait-ce que pour offrir une main tendue à celles et ceux qui tentent la traversée.

Merci d'avoir travaillé avec moi entre les textes et entre  
les lignes éditoriales proposées,  
car le fil qui nous relie est peut-être celui qui recoud et  
referme les cicatrices,  
de l'auteur et l'autrice qui ne cessent de revivre,  
Para siempre,  
Karine

\* \* \*

Montréal, 8 septembre 2020

Amiga querida,

C'est avec beaucoup d'émotion que je lis tes phrases, belles et profondes : tu écris des poèmes sans le savoir, mon amie romancière, nouvelliste, essayiste. Ma correspondante.

Notre lyrisme me plaît ; il est sans doute guidé par celui d'Anzaldúa, qui nous amène à décroiser les territoires, à changer le cours des eaux, à proposer « une autre carte du monde » où l'Amérique du Sud et l'Afrique pointeraient vers le haut. Nous suggérons des métaphores qui enflamment nos certitudes, radicalement politiques tant elles soulignent la difficulté de provoquer de véritables rencontres dépolarisantes, décentrées, nous forçant à nous mouiller, comme tu le dis. Guy Sioui Durand (Tsie8ei 8enho8en), dans le texte que nous avons récupéré du fonds de *Mœbius*, pose la question à partir des « grands fracas » de son époque : « Comment concilier la rencontre entre l'esprit libre des chutes et celui, tordu, des barrages ? » Il répond avec une imploration : « sondez ma blessure derrière ce sourire ». Scrutons ce qui se passe derrière nos rives, nos façades et nos mots. Pour cela, il faut se parler, s'écrire, se lire. Correspondre dans un mouvement radical et risqué, malgré sa douceur : un plongeon en apnée.

Si, comme tu le dis, correspondre implique d'office qu'il y ait deux rives, c'est peut-être parce que la correspondance est le genre par excellence qui nomme le potentiel de toute écriture : écrire, c'est s'écrire, nous écrire, écrire entre nous, ensemble aller au fond des choses invisibles, au risque de nos vies. C'est une forme de solidarité, comme l'affirme Mélikah Abdelmoumen, qui considère le métier d'éditrice

comme une pratique solidaire, un travail d'accompagnement, où la lecture et l'écriture se lient amoureusement. Mélikah n'a pas tort de parler d'amour, en risquant un lyrisme que nous n'évitons plus, que nous célébrons depuis nos rives qui se mêlent, qui se tressent au fil de nos échanges. Les meilleures lettres sont d'amour, n'est-ce pas ?

Con mucho cariño,  
Nicho

\* \* \*

Montréal, 11 septembre 2020

Querido amigo,

Tu as raison de dire que les meilleures lettres sont celles qui parlent d'amour, car l'amour traverse les océans, c'est bien connu, et pas seulement chez les poètes. La sagesse populaire de tous les continents témoigne de ces amant-e-s prêt-e-s à prendre les chemins de traverse pour fuir l'interdit. Car l'amour a déjà réuni des villages, franchi des montagnes et ouvert des passages dans les barbelés. L'amour, nous rappelle Yara El-Ghadban, a suivi la route de la soie et les caravanes qui longent le Nil. Dans son récit intime (le troisième de sa résidence d'écriture), Yara évoque le souvenir d'un amour naissant qui découvre qu'il n'a « ni frontières, ni âge, ni sexe ». Un nouvel (ou éternel) amour qui combat la conception solipsiste du sujet, du désir et du destinataire perdu.

Or, le vague à l'âme nous suit parfois sur toutes les rives. Le combat est souvent à recommencer, tant il est difficile de circuler entre les nations et les opinions tranchées, les ego et les susceptibilités. Il arrive toutefois que les idées et les chants voyagent à travers l'espace-temps, comme nos squelettes, invoqués par Natasha Kanapé Fontaine, qui « transportent les structures de nos pensées ». La « Lettre à un écrivain vivant » qui nous est ici livrée est de celles qui, comme les corps, « portent le souvenir des clans ». Dans ses mots adressés à l'essayiste Felwine Sarr, Natasha relie les jeunesses autochtones et africaines pour que les mémoires ancestrales se racontent et pour que nos continents se retrouvent, comme tu dis, « à pointer vers le haut ». Le regard fier qui embrasse le large, la tête haute, les bras tendus.

Il ne suffit donc pas *d'écrire* pour que les frontières cessent de nous traverser, il faut *s'écrire*, comme tu dis à nouveau, s'entraider, s'échanger des lettres et des pensées. Sans filet, comme nous l'avons toujours fait, comme nous continuerons de le faire au-dessus des limites du terrain, car le jeu en vaut toujours la chandelle, que l'on brûle parfois par les deux bouts.

Gracias por todo, amigo querido,  
Karine

Nicholas Dawson et Karine Rosso  
Membres du comité de rédaction



# Poésie de l'île Noire

Isabel Corona

Au tournant d'une vie, j'ai  
glissé sur ton cou et me  
suis affalée de tout  
mon long  
sur mes draps souillés par  
un verre d'eau  
renversé

(un peu comme ma tête lorsque  
tu inspires mon nom)

voilà un lac  
entre nos ventres

je dormirai nue  
en chute dans ta gorge

et tu te réveilleras  
dans la fissure de ma fossette

d'où  
la cire s'écoule  
se fond sous les chairs

devient miel  
retrouve le courant

entends-tu la tendresse dans *attendre*

sens-tu le dard s'enfoncer  
dans l'instant

le venin  
de chaque seconde

en amont  
du désir

certains soirs

je  
ferai des nœuds de cerises

avec les langues  
de celles qui ont  
goûté tes eaux

et la tienne  
dépliera ma chair  
me dépècera

des marées, des textures  
ce qui reste de lui

(d'une rive à l'autre, le parallèle de vos corps se rejoint)

relevée

debout sur sa nuque  
mes orteils se sont resserrés  
et ont formé des crevasses  
sur son souffle de verre  
et de sable

ma paume s'est incrustée  
en un spasme à  
la mémoire de son torse

le relief du rythme  
au large de ses côtes

révèle

une équivoque de cœurs  
en écho au tien

*vos nuits résonnent et se heurtent*

au littoral  
de vos mains

je fuis  
sur les galets de pieds nus  
les naufrages sous les lits

qui coulent  
et se collent à vos corps  
gorgés de soleil  
endurcis d'envies

je saute  
d'épaules à épaves

jusqu'à  
m'échouer sur l'horizon  
et flotter

*entre fleuve presque mer*

ainsi je reste,  
ressac

sereine  
dans la vague de vos draps

dansante  
à la surface de vos yeux.

Je voudrais  
ne plus avoir de seins  
ni de hanche

rien que le plat de mon île  
imbriqué au vent



# Morceaux pour un corps

Renato Rodriguez-Lefebvre

derrière l'exercice délétère de nommer il y a encore autre chose qui échappe à la capture, à la stabilité rêvée du nom : il y a un excédent qui ne s'attrape pas et n'a souvent que faire de rester sur l'espace tranquille d'une page. Il y a peu de noms qui échappent aux tensions que dresse leur silhouette et aux signes qui les cloisonnent. Les traits d'union n'offrent ici aucune métaphore plate qui annoncerait la teneur de ma négociation : le symbole « - », entre Rodriguez et Lefebvre, pourrait être aussi bien une clôture qu'un pont, mais ces images sont tout de suite trop claires, comme gâchées par leur docilité. Le trait d'union supposerait, comme son nom l'indique, une harmonisation des éléments réunis sous sa bannière, un nom-valise (alors qu'aucun des deux éléments ne se déplace vers l'autre) : je crains que le mien soit d'une grande politesse, un frein écrit calmant l'hostilité croissante de ses membres rapprochés. *RR-L*, je ne signe jamais de la sorte – ma politique de signature requiert une mise à jour – quoique je rêve nerveusement le chômage de ce -, ennemi libéral par excellence, pont bidon sur lequel rien ne transite

« Ainsi pour le nom de famille *Lefèvre* (du latin *faber*), il y avait deux graphies, l'une populaire et simple, *Lefèvre*, l'autre savante et étymologique, *Lefebvre*<sup>1</sup> » et pourtant je méprise la recherche étymologique, qui accorde à un sens antérieur les privilèges d'une autorité, exercice mignon mais limité : autant s'habiller du cadavre de nos ancêtres mais cela n'est pas le sujet

donc très savant, le nom, et sauveur, surtout, lorsqu'il marque l'hybridité d'un penchant francophone, donnant la garantie d'une proximité suffisante pour certains – eh oui, il y a quelque part un morceau bien blanc, un alignement favorable des astres dans la trajectoire basanée du corps : un pourcentage de sang est respecté, et respectable – *LEFEBVRE*, nom devenant l'accident dans l'autre pays, l'enchaînement du *BVR* s'apparentant à une route verbalement difficile, et ce *E* final, destination phonétique incertaine, toujours périlleuse parce que n'étant pas à prononcer : victimes des voyelles muettes, mes supposés confrères d'Amérique latine

le Rodriguez n'a rien d'original : sa lointaine origine wisigothe est une moindre consolation, risible et sans conséquence sur le fait qu'il figure au palmarès des patronymes populaires du monde hispanophone, substituant à la disparition des Rodriguez de ma vie quelques millions de candidatxs à familiarité plus ou moins aisée. Il signe l'ailleurs, mais ne le précise pas : que je l'associe gratuitement au Guatemala ne m'est d'aucun secours, puisqu'au sein de ce pays, les noms hispaniques sont des mots clandestins,

---

1. Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971, p. 53.

souvent des façades pour refouler autant que faire se peut l'autochtonie de la république

l'idéologie du retour m'est insupportable : il y a toujours eu un biais associé exclusivement au nom de cet autre pays, celui du retour à une origine refoulée, l'arbitraire m'évitant pourtant que, lorsque je reviens au Québec, on me dise que je reviens à une origine, bien qu'il y en ait une qui se trouve techniquement *ici*. Le retour, associé au Guatemala, est le fait de la peau, d'une association des deux tiers de mes noms à une étrangeté et aux clichés qu'elle convoque : j'attends toujours de connaître l'expérience mystique du maïs, et le nom k'iche' du pays, Ixim Ulew, indique bien qu'on est au « pays du maïs » et que Rigoberta Menchú est la cousine du Sud d'An Antane Kapesh et que l'apocalypse coloniale ne chôme pas puisque le Guatemala comme le Québec, dans leur génie respectif, se complètent dans leur manière d'envisager l'autochtonie, le premier faisant extérieurement ce que le deuxième tentait plus intérieurement : fantasmer, en la pratiquant, l'annihilation complète des Premiers Peuples. Québec, Guatemala, « *somos todos americanos* », si l'Amérique est la métaphore la plus grossière des attaques répétées envers les communautés antérieures à la création européenne d'un nouveau monde, effectivement ces deux pays sont plus complices qu'ils n'en ont l'air et toute notion de tension, jusqu'ici sous-entendue, est expulsée dans le constat général de la force répressive, et oui, alors, tout le monde est bel et bien « américain »

non, donc, je n'ai connu aucun retour mais beaucoup, principalement, de retard : l'origine est le rendez-vous avec cette absence, ce lieu vide et arbitraire dont ni les mots

hispaniques, ni les français, ni même les renforts anglais et portugais ne parviennent à raconter adéquatement la forme. Aucune lettre, si tyrannique soit-elle, n'a vraiment offert de repos dans cette incessante recomposition grammaticale pitchant l'une par-dessus les autres les syllabes de mon nom

et pourtant le *R* a longtemps été pour moi une lettre maudite, dont je méprisais la prononciation roulée, renvoyant autant à un nom de famille qu'à l'imprononçable : j'échouais à performer l'étranger qu'on attendait de moi, j'étais l'exotisme raté d'autrui, étranger sans la langue, mais avec un corps. Zone tampon entre ici et un ailleurs inconnu, je me retrouvais dans l'interstice des mots, explorant à mon gré un no meaning's land : les termes champions de l'hybridité sont pour moi des vêtements insupportables, trop serrés comme le sont les mots plus « purs » de l'identité. Ce n'est pas faute de les avoir essayés

naïvement j'ai pratiqué un nationalisme littéraire pendant plusieurs années, pensant que le corps souvent mort des figures exemplaires m'offrirait une échappatoire à ces questions collantes : inutile de relater l'échec significatif de cette communauté fantasmée d'apatrides et de personnes mortes dans des circonstances peu heureuses. Jeune, j'avais interprété une certaine insistance de mes camarades d'école sur l'origine faussement hispanique comme une invitation à performer davantage la maîtrise du français : je m'entraînais alors en rhétorique et pensais, erreur de débutant, que le fond du problème était une question d'accent. J'ai très amèrement goûté l'ironie du processus : l'accent a différé le réel et m'a seulement valu une association inverse, de la part des personnes blanches dont je recherchais la similarité :

prenant un accent radio-canadien, je devenais membre de ce club sélect de personnes francophones prises, par les Québécoisxs, pour des Faux-Françaisxs, promotion symbolique dans une classe bourgeoise dont je ne suis pas du tout membre

mais il y aurait ensuite les hijxs de la Malinche, les enfants de la trahison, l'ambivalence corporalisée, la légion bâtarde, les half-breeds, les mestizxs parmi les castes : je meurs de cette trame tout en souhaitant en incarner la monstruosité réclamée, sous-jacente, celle de pouvoir trahir les origines en assistant à leur mutuelle dévoration. Je prie pour que la Malinche vienne me conseiller et qu'elle me rappelle que ce continent a une souffrance qui lui est propre, indépendante et autonome des méfaits qui s'y cumulent depuis quelques siècles. Je ne peux pas ne pas voir dans mon nom le lieu d'un solennel banquet, un mariage rouge dont personne ne détecte les allures de guerre civile. Je ne réclame que la perte, la brèche ouverte par la perte d'un héritage et l'incomplétude d'un second : c'est dans cet espace négatif que je prétends refonder un itinéraire pour le corps que j'aurai. S'il fallait dissoudre tout cela dans le cliché de mon prénom – une renaissance annoncée, un débarquement tumultueux sur la grève de l'histoire, un remix de silence sans invitéxs –, la solution serait aisée : il ne s'agirait que de pratiquer l'identité minimale de la lettre hostile, le *R* renversé (Char parle quelque part de « *R*. le voyou, *R*. le voyant », et je pille volontiers la poésie française), lettre révolutionnaire et indépendante



je laisse la certitude des lieux  
à celles qui n'ont pas peur  
de prendre racine

Arianne Caron Poirier

Je serre les mâchoires à l'annonce du départ imminent de l'autobus depuis l'intérieur du terminal. Ma mère me dit d'être prudente, qu'elle est triste que je reparte *déjà*. Elle aimerait bien m'avoir près d'elle *plus souvent*, me dit-elle, en replaçant doucement une mèche de cheveux derrière mon oreille.

*Bye, ma grande.*

Ses tempes sentent la lavande et je voudrais m'y reposer encore quelques minutes. Quelques années.

Je prends mon courage à deux mains : il faut rentrer à la maison. Revenir à celui qui m'attend et convaincre tout le monde, moi la première, que cette mascarade est nécessaire.

Je suis engourdie, mais lucide. J'ai appris il y a longtemps que les faux départs, ça n'existe pas.

Je serre les poings, je ne regarde personne. Surtout pas mon père. Un seul coup d'œil bleu mer vers moi et je ne serai plus rien de possible.

Je formule de courtes phrases. *Merci pour tout. Je t'aime. À bientôt.*

Je souris bêtement afin d'éviter que ma voix ne se casse, empêchant ainsi de laisser échapper un sanglot, une faille qui trahirait mon air déterminé à quitter les lieux.

Tout le monde sait que je finis chaque fois par repartir.

Après toutes ces années, je constate le pire. Plus personne ne me retient, désormais.

\* \* \*

Défilent les paysages : les îles du Bic, les champs et les montagnes dans la brume de Saint-Fabien, le village désert de Saint-Simon, L'Isle-Verte.

Une fois sur la 20, je cesse de pleurer. Je suis muette, livide, amorphe. Dépassée par la réalité, par cette vie que je semble avoir choisie pour de bon.

Chaque panneau d'autoroute me renvoie mon reflet dans la vitre. Rivière-du-Loup, La Pocatière, L'Islet, Saint-Michel-de-Bellechasse, Lévis.

Rue Saint-Jean.

S'ensuivent de longues et pénibles journées où je réapprends à vivre loin du littoral, comme un spectacle bien rodé : je revêts une fatigue plus grande que moi et j'erre, sans le moindre sentiment d'exister véritablement, dans cette ville dont les fortifications se mesurent à celles de mon imposture.

\* \* \*

à chaque retour en ville j'ai la certitude de retrouver au même endroit  
un lit défait  
des draps desquels s'échappent des brouillards plus denses que mon sommeil  
un ennui mortel  
des listes d'épicerie  
une crise d'eczéma  
un voisinage bourgeois qui m'ignore et que je méprise  
mon corps ma vie sans moi

\* \* \*

Il me reproche d'être ailleurs, étourdie. De dire *chez nous* pour parler du Bas-du-Fleuve plutôt que pour désigner notre appartement. De ne pas savoir exister ici, ensemble.

Comment te dire, mon amour, cet incessant tremblement de terre qui détruit ce que nous construisons ?

Comment te raconter cette douleur aiguë qui traverse ma poitrine lorsque je ferme les yeux, le soir, et que je les ouvre, chaque matin, sur ces murs couverts d'une vie que nous bâtissons loin de la grève et de l'horizon ?

\* \* \*

Tout le monde sait que les grands retours sont décevants.  
On les espère quand même.

\* \*  
\* \*

nos épaules en carence  
le diaphragme voûté  
ce sont chacun de nos secrets  
que j'emporte d'une ville  
à l'autre

je t'en supplie  
laisse-moi ici  
je saurai creuser  
jusqu'à nous  
jusqu'à moi

\* \*  
\* \*

Les nuits suivant mon retour, une voix, la mienne peut-être, se réverbère.

*Pas à l'autre bout du monde.*

*Juste de l'autre côté de la rive.*

*La bienvenue n'importe quand.*

*On ne peut pas sortir le fleuve de la fille.*

*On est bien partout chez soi.*

\* \*  
\* \*

Ces lieux auxquels on appartient et qu'on fuit, qu'ont-ils à nous apprendre ?

\* \* \*

On dit de la fuite qu'elle est un réflexe de survie. On dit *sauver sa peau. Prendre ses jambes à son cou. Échapper à quelqu'un ou à quelque chose. Se fuir comme échapper à sa conscience.*

\* \* \*

J'enseigne la littérature québécoise contemporaine en m'attardant à la littérature migrante. Les mots *exil, déracinement* et *étranger* résonnent entre les murs de ma classe. Les étudiant·e·s esquissent un sourire, le regard empli de compassion, comme s'il·les savaient. Il·les sont silencieux·euses. Moi, je tremble.

\* \* \*

Enfant, je m'excusais souvent.

C'est à Sainte-Flavie, devant l'immensité qui s'offrait à moi sous les traits d'un miroir aux ondes bleutées, que je réussissais enfin à me reposer. Les pieds dans le varech. Bien campée dans le fleuve jusqu'aux hanches, je déchargeais doucement

mes épaules affaiblies par cette existence qui était la mienne, rompant avec toute forme de lieu, d'espace et de temps.

Je semblais née pour ça : courir le long du Saint-Laurent et m'éloigner au large, juste assez, au grand désarroi de mes parents, qui me sommaient de revenir, qui me disaient que j'allais trop loin.

\* \* \*

Refuser catégoriquement adresse ou gentilé qui brûlerait ma tentative d'évasion.

\* \* \*

Enfant, j'avais souvent les yeux dans l'eau.

En apercevant, moi aussi, la Côte-Nord lors des jours de ciel dégagé.

Quand je sentais le fleuve tranquille.

À la fin d'une histoire qui se terminait bien.

Au sommet du pic Champlain.

En entendant chanter Michel Rivard.

*Le cœur prend l'eau.*

Cette constante envie de pleurer m'a toujours gênée. J'étais honteuse de passer pour une pleurnicharde.

Je sais maintenant les mots pour raconter ce monde, entier, intact, qui vibrait à l'intérieur de moi.

\* \* \*

J'ai pris l'habitude de ravalé mes larmes pour pleurer la douleur des autres, celle de mes parents et celle des humains éclopés dont j'imaginai l'existence misérable. Je gobais les regards éteints des enfants du tiers-monde, ceux qu'on nous montrait à la télé, dans les publicités de Vision mondiale. J'ai compris très tôt qu'il fallait tout absorber pour faire taire le réel, pour amenuiser sa cruauté. Je devais l'engloutir pour l'empêcher de faire des ravages.

Ce rôle avait été écrit pour moi et je lui rendais grâce.

\* \* \*

À la question « D'où êtes-vous? », je réponds toujours fièrement *du Bas*. Pour obtenir mon statut de conjointe de fait, j'ai dû procéder officiellement, après dix ans à mentir – surtout à moi-même –, à mon changement d'adresse.

\* \* \*

Nommons les faits tels qu'ils sont: c'est de moi que je m'éloigne à chaque retour en ville. C'est de nous deux que j'ai peur quand je ne suis plus moi.

\* \* \*

je te fixe  
solidement  
à chacun de mes missiles

toi témoin de mes bombardements  
je te prends dans mes bras-filets  
je me prends pour une écrivaine

je ne réinvente pas l'histoire  
je la devine

il n'y a toujours eu que moi  
contre moi

\* \* \*

J'ai la certitude qu'il nous est possible d'exister librement,  
quelque part, ensemble.

\* \* \*

*Quelle est la valeur de cette vie dont les meilleurs moments nous apparaissent toujours comme des périodes d'évasion, des fuites de soi ?* écrivait Gilles Archambault.

Je tente de trouver, loin de moi, une paix que je ne me suis jamais accordée.

\* \*  
\* \*

Je me perds souvent. Je ne sais situer les villes du monde entier qu'en fonction de leur proximité ou de leur distance du Saint-Laurent. Qu'importe les trajets ou les détours, on m'a appris à revenir au fleuve.

Ne revient-on jamais d'aussi loin que de soi-même ?

\* \*  
\* \*

L'été, les embruns salés recouvrent les fenêtres et ma peau et je me retrouve enfin, dans l'anse, affaiblie, mais patiente, là où je m'étais abandonnée.

\* \*  
\* \*

Quand passe le train, la nuit, derrière le Rocher-Blanc, c'est ma vie entière qu'il ramène vers l'est.

\* \*  
\* \*

J'accepte que mon récit soit banal, qu'on me l'ait déjà souvent raconté. Ces mots de Sophie m'apaisent encore :

*Il y a quelque chose de rassurant dans la simplicité d'un personnage : une enfance, trois ou quatre traits de personnalité et un désir contrarié.*

\* \*  
\* \*

Espérer, au plus profond de soi, les ressacs.

\* \*  
\* \*

Le *désir contrarié*, ce trou béant dans mon ventre duquel je suis captive, je cherche encore à le nommer. Je ne sais que nos repères vaseux et ma trajectoire trouble.

\* \*  
\* \*

À moi-même, doucement, comme à une amie : *il faut laisser la certitude des lieux à celles qui n'ont pas peur de prendre racine.*

### Œuvres citées dans le texte :

Michel RIVARD, *Maudit bonheur.*  
Gilles ARCHAMBAULT, *Parlons de moi.*  
Sophie LÉTOURNEAU, *Chasse à l'homme.*

Je suis les papillons  
qui meurent

Catherine Anne Laranjo

Ces temps-ci je réponds aux mers par leurs rivières  
Je berce chaque mort je parle aux colombes en italien  
Elles m'écrivent des poèmes d'amour impossible je  
leur réponds  
des fruits couchée par terre  
Je porte toutes les morts Lucia dit  
on croirait que tu t'envoles

Ces temps-ci je gratte la lune  
assez fort pour les rames  
assez lentement pour rattraper  
les petits bouts que je garde au cas où  
dans mes poches depuis tout tombe de toute façon

Ces temps-ci j'envoie le français vers le bas  
il remonte le fleuve dans tes cheveux  
avec ses bras en lettres attachées

que je défais  
il faut bien  
défaire je crois

Ces temps-ci je retourne vers ce que je ne suis pas  
sûre de connaître  
Je ne sais plus les vents  
ni les sols ni les arbres ni de quoi sont faites les maisons  
sur les nouveaux territoires  
qui n'arrêtent pas de naître entre mes côtes  
au centre de mon ventre le long des clavicules  
des grandes plages sans précaution des sommets glissants  
j'y dors quand même  
et me réveille les mains ouvertes les vêtements agrandis  
immense comme un fantôme

Celles qui restent ici sont ravies de deux manières  
Ensemble on consent à être volées  
On décide que les arcs-en-ciel sont courageux  
On lit les ruptures mauves  
On enfle de possibles ma peau sent les citrons  
sous les mûres de décembre  
d'où je ne reviendrai pas  
ça je sais  
De presque tout je ne sais rien  
mais une toute petite chose sait pour moi  
elle ne meurt pas une toute petite chose  
ne meurt pas je l'embrasse

Ces temps-ci j'écris aux malades  
les voyages et j'écoute  
les nuits trouvées sur ton mur  
Je souris toute seule comme une montgolfière  
Mes respirations n'ont jamais été aussi longues  
Je m'en sers comme sac de couchage  
pour les nuits que je passe dans les aéroports  
en route vers le sud du monde  
qui m'a faite sans le savoir  
et pour lequel j'abandonne tout

Chez toi ça brûle  
je suis les papillons qui meurent  
yo sigo las mariposas  
los chicos lo dicen  
estaremos a salvo aquí

En route je m'assois au plus près du moteur  
ça bouleverse mes tempes  
en t'enterrant je me sème  
en nous risquant je me sauve

Chez moi les arbres se déracinent comme un cadeau  
D'ici je pars revoir les pistaches  
et me déshabiller de larmes  
Ça pourrait tout guérir en diagonale  
et faire l'amour en plein visage

Sauvée je te demande si quand tu souris  
tes yeux sont des tournesols toi aussi  
Quand tu pleures est-ce que ça huile tes pas toi aussi  
Quand tu dors est-ce que c'est sous les étoiles toi aussi  
celles qui m'ont ouverte en deux au printemps  
celles qui t'éclairent dans l'automne  
Est-ce que quand tu vis c'est cent mille vies  
toi aussi tu meurs en secret

# stucs naturels

Symon Henry

*L'auteurice est finaliste aux Prix de poésie  
Radio-Canada 2020 pour ce texte*

tu as su ralentir  
le souffle  
lisse  
sur tes articulations scarifiées  
ton ennemi-e aura eu  
préséance

un tronc se froisse  
nos temporalités s'allongent  
haleine d'étoupe rance  
bûchers festifs

sous ma peau hydrangées  
coulées de nectar aux commissures  
hors destinées tes nuits  
nos ruines m'investivent

d'après

الاطلال - ام كلثوم

*El Atlal* [Les ruines]

– chanté par UMM KULTHUM

je n'ai conservé de grand-mère Betty  
 dont on a oublié le prénom d'origine  
 [Badi3a ? Attiat ? Téta ?]  
 qu'une machette particulièrement efficace dans toutes  
 les situations quotidiennes  
 de coupe  
     raccourcir les tapis à clouer aux fenêtres pendant  
     les bombardements  
     nocturnes  
     découper l'anguille vive  
     le lahma muhammara  
     une veille d'3iid al-miilaad<sup>1</sup>

Le Caire Alexandrie Mirabel métro Fabre  
 trente ans peu de mots pour un·e enfant trop blond·e  
 dépourvu·e de tatouages saints aux avant-bras

les lignages sont peut-être ailleurs  
 que dans les territoires

---

1. Noël copte.

abwâb, bûyout wa ward – des portes, des maisons et  
des roses

cheveux sur cuisses  
une main enserre un tyn shuwki  
– fruit du cactus<sup>2</sup>  
entre  
nos peaux

abwâb, bûyout wa ward – des portes, des maisons et  
des roses

nous nous léchons les joues d'obédience :  
la bonne nouvelle éclatera bien assez vite

---

2. Aussi connu, en français colonial, sous le nom de « figue de Barbarie ».

l'arbre poussé croche  
khawal – tapette  
«habillé·e·s en femme»  
nous dansons notre ventre au monde  
notre regard avant le leur

«tu es ma vie dont le matin a débuté avec ta lumière»  
cantille l'amant·e

grand-mère Imelda détestait son prénom

elle disait « une chance qu'on s'a »  
sans demander pourquoi son sofa motifs  
parulines jaunes geais bleus  
rembourré paille  
était devenu notre refuge

« une chance  
qu'on s'a » même si l'on ne sait rien  
des errances qui ont claustré la mère  
ni de celles qui l'ont menée  
à vouloir se jeter  
dans le fleuve  
avec nous

le double temps les murs plafonds stucco  
 s'y râper le front les mains le torse  
 appuyer son dos enfoncer les piques

le sol trop bien verni les feuilles vertes dehors  
 les gens  
 s'embrassent à pleine bouche  
 nous les regardons de haut  
 ce n'est que l'architecture

une fenêtre laisse passer des oies blanches  
 langue sur le stucco on frappe à la porte le prêt  
 à manger  
 sur le sol  
 trajectoires  
 des chaises  
 je dessine des sons aux murs  
 je dessine des sons aux murs  
 ça crie je me  
 sens  
 moins seul·e envahi·e de traces mon  
 crâne  
 les repousse repousse  
 le sol repousse  
 le plancher appel  
 d'air donnez-moi de l'oxygène une notification un  
 prochain souper à  
 planifier intubez  
 -moi

ma peau ne m'appartient –  
je n'écrirai pas  
dans son gras je vieillirai  
d'un jour je respecterai  
les consignes je  
m'achèterai de la crème à mains pour pouvoir dire à ma  
psy que je prends soin de mon corps je  
prends soin de mon corps je  
marche je  
marche je fais des étirements je  
prends soin de mon corps je  
pourrai dire à ma psy j'ai  
des hauts des bas je prends soin de mon corps les murs  
se rapprochent je  
suis un-e bon-ne patient-e je me fixe des objectifs je  
fixe une pointe je l'appuie sur mon front ma hanche  
j'appuie plus fort  
je prends une douche chaude trop chaude  
je ne laisse pas de traces sur ma peau ma  
peau vieillie d'un jour d'un autre jour ma  
peau ne m'appartient pas



nos danses outremer et or  
conquerront l'émerveillement  
*à la source de tout*<sup>3</sup>

coupures franches sur nos cuisses  
les feulements confortables :  
sous-jacente pourtant l'envie  
servitude

héritages bouturés

---

3. Gilles TREMBLAY.

souffles  
larmes  
sur  
le  
miroir  
sternes ruines opaques

résistances

jaillissons  
nous  
migratoires



# Pour Amanda

Clara Lamy

La dernière fois que j'ai gravi les marches de cet immeuble du boulevard Saint-Michel, je devais avoir six ou sept ans. Amanda avait cuisiné des pupusas et des plátanos. La niña Rosa, la voisine d'en bas, était montée pour me voir. Amanda lui avait souvent parlé de moi, la Clarita. À cette époque, Amanda se rendait chaque jour chez moi pour garder mon petit frère, attendre mon arrivée à l'arrêt d'autobus et faire la limpieza dans la maison. Je me souviens d'avoir observé sa chambre, de m'être aperçu qu'elle aussi, elle dormait quelque part.

Cette fois-ci, je réalisais un film pour un projet scolaire. Je filmais pendant qu'elle marchait avec ses sacs, montait les escaliers, ouvrait la porte de son logement. Je m'intéressais au cinéma documentaire, aux formes de vie, à la mémoire. Le plan voulait qu'elle cuisine quelque chose puis qu'on fouille dans ses photos du Salvador et de ses premières années à Montréal. Elle sortait des albums poussiéreux, des boîtes en plastique remplies de clichés de ses enfants, de

ses parents, de ses lieux de vie. Elle redécouvrait ces images pour une énième fois, souriante ou impassible. Durant le film, on l'entend dire que ses petits-enfants ont su donner un nouveau sens à sa vie, puis à la toute fin : *el pasado quedo lejos, muy lejos – le passé est loin maintenant, très loin.*

Ce soir-là, je suis rentrée à Saint-Lambert, chez mes parents. En descendant de l'autobus, après deux heures de transport, j'étais bouleversée. J'avais dans la tête l'image de cette femme qui m'a élevée, somnolant sur les bancs d'autobus et de métro qu'elle prend chaque jour depuis vingt-cinq ans. Je me souviens d'avoir pensé à son corps fatigué, à son dos constamment noué. L'indifférence générale face à son épuisement m'avait semblée obscène. Cette révolte m'habite toujours – je voudrais que l'histoire de cette femme soit entendue.

J'allais terminer mes études secondaires quand Amanda m'a demandé d'écrire son récit de vie pour qu'elle puisse le transmettre à ses petits-enfants. Je me suis tout de suite mise au travail, pour me rendre compte que son histoire ne trouvait pas de forme. J'alternais les pronoms sans trouver le ton approprié. J'avançais à tâtons dans l'écriture, cherchant des mots pour dire ce qui m'avait été raconté sobrement, à la fin d'une soirée. Je sais maintenant que si l'écriture me résistait, c'est parce que la profondeur de la blessure m'échappait. Il y a des projets d'écriture que l'on porte longtemps et qui finissent par grandir avec nous. Mes premières années à l'université m'ont permis de réfléchir à ce qui n'avait jamais été nommé dans l'espace privilégié où j'ai grandi. Le travail invisible qu'avait réalisé Amanda m'a sauté aux yeux. Son énergie m'est apparue comme une ressource que l'on aurait extraite du Sud pour permettre à ma mère de vivre sa vie. J'ai pu mettre des mots sur le

sentiment étrange qui m'habite depuis que je suis toute petite: cet inconfort qui me poussait à glisser des deux dollars dans le tiroir d'Amanda. Je m'apercevais qu'elle avait mal au dos et que le soir venu, elle repartait en autobus, la démarche alourdie par ses sacs. Elle me raconte en riant que je lui avais apporté une montagne de sous noirs pour qu'elle s'achète une voiture.

Quand Amanda quittait la maison à cinq heures et demie, la vie de ma famille continuait naturellement. Si à table il n'était jamais question de l'écart entre nos existences, c'est que le privilège consiste aussi à faire le choix de se désresponsabiliser. Être bourgeois, c'est apprendre à ignorer la vie des autres sans remords. Il ne s'agit pas de faire le procès des familles bourgeoises qui emploient des aides-domestiques – qui sont pour la plupart des femmes migrantes. Après tout, *Amanda a bien besoin d'un gagne-pain*. Seulement, je veux penser à la possibilité du mieux. Il ne s'agit pas simplement de leur témoigner du respect et de l'affection, de répéter des phrases ridicules telles que: *elle fait partie de la famille*. Il s'agit de droit à la sécurité, au confort, à la tranquillité d'esprit. Je me demande à quel idéal de justice Amanda peut aspirer. Quelle est la parole possible pour elle?

J'aime la compagnie d'Amanda, peuplée de silences et de mots que je lui demande de répéter. Elle m'a toujours parlé en espagnol et je lui ai toujours répondu en introduisant des mots de sa langue dans la mienne. Amanda va à l'église deux ou trois fois par semaine, elle y rencontre ses amies et participe avec elles à la vie communautaire de Saint-Michel. Elle m'écoute, reçoit ma vérité, et je fais de même. C'est avec beaucoup de soin que l'on parvient à tisser un espace de rencontre où la parole est possible. Dans un restaurant

ou dans la rue, nous n'avons en apparence rien en commun, mais comme l'écrivait Marie Parent dans un reportage paru dans la revue *Liberté*, il y a une « humanité qui émerge des relations les plus improbables entre des gens de conditions, de parcours et de langages divergents ».

L'autre jour, comme le veut notre rituel, je suis allée manger avec elle au Chalateco sur Beaubien. Je me réjouissais que la parole circule librement entre nous. On s'enfilait des pupusas en rigolant, je lui racontais que ma mère faisait de la moto avec son nouveau chum. L'image de la patronne sur la moto la faisait glousser et c'est vrai qu'il y avait quelque chose d'amusant à regarder ma mère prendre plaisir à des choses qu'elle avait toujours méprisées durant ses trente années de mariage. Ce soir-là, j'ai demandé à Amanda si elle ressentait de la colère. Ce n'était pas une question évidente, mais avec un calme et une résignation que je m'imagine forgés avec le temps, elle m'a répondu un simple : *ahora no – plus maintenant*. Elle m'a raconté l'absence de solidarité – c'est là que la colère se tient.

Il y a quelque chose de complexe et de pernicieux dans cette chaîne du care. L'idée de la *bonne mère*, par exemple, n'est pas très simple à résoudre. Suis-je une *bonne mère* si je n'effectue pas toutes les tâches domestiques ? Suis-je une *bonne mère* si mes enfants accourent joyeusement vers une autre femme lorsqu'elle arrive à la maison pour prendre soin d'elles et eux ? J'imagine que ma mère s'est posé ces questions mille fois. Ma mère qui, représentant la figure d'autorité, recevait à elle seule tous les reproches. Il n'est pas très surprenant que cette aliénation conduise à une telle absence de solidarité.

Amanda m'aime comme sa propre petite fille. Mais je ne veux pas associer cet amour à une vocation – elle aurait

bien voulu faire des études, devenir médecin ou économiste. Son travail s'effectuait dans des conditions plus proches de l'exploitation que de la vocation. Bien sûr, les vacances payées, les petits bonus, et un salaire stagnant autour de quinze dollars de l'heure. Le strict minimum, toujours dans les marges du filet social. Amanda me raconte qu'elle a écouté un documentaire sur l'esclavage et qu'elle a beaucoup réfléchi. Elle me dit : *son nosotros – c'est nous*, les esclaves modernes. Pour quelques sous, elles lavent les vitres, les toilettes et les planchers des autres, apprennent à des enfants à lacer leurs souliers et à parler une autre langue.

Quand j'étais enfant, je disais *ver* au lieu de *je veux voir*.

Ma mère s'étonnait récemment des cinq années de différence qui la séparent d'Amanda. C'est qu'il faut voir le corps fatigué de cette femme qui, encore à soixante-quatre ans, s'épuise à l'ouvrage en se levant chaque matin pour servir des gens qui *payent pour un service*, qui veulent des planchers cirés et des fenêtres scintillantes. Le corps d'Amanda est invisible. J'ai l'image de ma mère assise devant sa coiffeuse, se préparant lentement pour sa journée, appliquant des crèmes rajeunissantes avant d'enfiler un legging pour sa séance de yoga quotidienne. Ma mère ne fait pas son âge. Ma mère a l'air reposée. Je souhaite que les choses soient nommées pour ce qu'elles sont.

J'appelle Amanda pour prendre de ses nouvelles. À l'autre bout du fil, elle me dit à travers ses sanglots : *mi papa se murió*. Elle est dans son appartement, entourée de sa fille et de ses petits-enfants. Une immense tristesse s'empare de moi. Tout ce que je sais de cet homme, c'est qu'il travaillait dur, qu'il était souvent absent. Il livrait des médicaments dans des régions éloignées. Il rapportait des jacotes, des melons d'eau, des mandarines et des histoires de couleuvres qui

l'auraient poursuivi dans la jungle. Amanda me dit qu'elle part au Salvador pour trois semaines, que ce sera la première fois que les cinq sœurs et frères seront réunis en même temps depuis son immigration en 1984. Elle trouve ça long, trois semaines. Elle me dit qu'un jour, on ira au Salvador ensemble. Elle en a parlé à son frère Beto, il a hâte de me faire visiter.

Depuis qu'Amanda m'a raconté son histoire, j'ai souvent imaginé Perulapía, le village où elle a grandi. Sur Google Maps, j'ai trouvé des images de l'église, du parc, du dépanneur. Si je ferme les yeux, je peux imaginer l'odeur des plátanos et du sable chaud, les poulaillers ou la cuisine extérieure dans laquelle la petite fille aidait sa mère à préparer les tamales. J'imagine Nelson marcher dans les rues, comme Amanda me l'a décrit, avec des pantalons blancs, une chemise rayée blanc et vert, les manches retroussées – ce jeune homme de vingt ans qui l'a mise enceinte deux fois pour ensuite foutre le camp au Mexique chez sa maîtresse.

Je suis déjà entrée, sans le savoir à l'époque, dans le bâtiment où était située la manufacture où Amanda a travaillé pendant sept ans, coin Casgrain et Saint-Viateur. Au milieu de lofts et de cafés, la bâtisse sert maintenant d'entrepôt à la compagnie Jeans Jeans Jeans. En 1992, la fabrique de vêtements Caramy a fermé ses portes. Le patron a expliqué aux travailleuses que la compagnie serait relocalisée. Ce jour-là, des dizaines de femmes migrantes ont perdu leur emploi sans même recevoir de compensation. Après plusieurs années de service, on leur a montré la porte et les formulaires à remplir pour obtenir leur chèque de chômage. Ces femmes qui, chaque matin, entraient à la fabrique pour coudre une partie des chandails Prince Bellini – la manche

gauche, la manche droite, le col, la boutonnère – en sont ressorties les mains vides.

Amanda se rappelle les repas partagés avec les Chiliennes et les Péruviennes. Elle me raconte que les Espagnoles et les Italiennes étaient hautaines, que les Chinoises se tenaient à part. Tulia, une Uruguayenne plus âgée, avait pris son heure de dîner pour lui montrer une technique qui permettait de coudre les chandails plus rapidement. Amanda me dit : *era duro – c'était difficile*. Elle me raconte qu'elle a croisé Tulia il y a quelques années dans le métro. Elles étaient si déboussolées et heureuses de se voir qu'elles ont oublié de s'échanger leurs numéros.

Je lui ai proposé d'écouter le film *Roma* d'Alfonso Cuarón. À la vue de l'actrice, elle me dit qu'elle avait les cheveux comme elle, jusqu'au bas du dos, au moment de quitter le Salvador. Depuis la sortie du film, Yalitza Aparicio Martínez milite pour l'encadrement et la reconnaissance du travail domestique. Cuarón, lui, a voulu rendre hommage à la femme qui l'a élevé. Dans un film précédent, *Y Tu Mamá También*, on entend la voix de Cuarón lorsque certains plans se figent. Sur la route longeant le village natal de la gardienne de l'un des personnages, il raconte que le garçon n'avait jamais visité cet endroit, même si pendant plusieurs années il avait appelé cette femme *maman*.

Souvent, on a dit d'Amanda qu'elle était timide. Moi, je crois que ce n'est pas si simple. Amanda a appris que sa place était dans le silence. Je ressens un lien étroit avec l'œuvre de Cuarón, avec cet effort pour rendre visibles les femmes qui nous ont élevés. Reconnaître leur rôle dans notre éducation, dans les personnes que nous sommes devenues.

S'il n'est pas évident de nommer cette réalité après vingt-cinq années de silence, le faire à *la place* d'Amanda l'est encore moins. Réfléchir à l'accès à la parole, c'est avant tout questionner le mien – comment utiliser l'espace et le langage, comment éviter de nuire, d'effacer sa voix ? La frontière entre *parler pour* et *parler avec* se brouille facilement. En écrivant ce récit, c'est d'abord à Amanda que je m'adresse. Je lui en fais la lecture, nous discutons de la responsabilisation des employeur·euse·s, de l'encadrement du travail, de l'épuisement, de l'angoisse liée à sa retraite prochaine. J'avance une idée, recevant chaque fois la contre-histoire d'Amanda et les limites de ce qu'elle souhaite faire entendre. S'adresser à suppose une réponse, un dialogue. Les mots que j'ai écrits ici ont figé un instant de nos échanges, de nos paroles lancées autour d'un cafecito et entre les souvenirs de mon enfance. C'est un arrêt sur image, un moment du travail de tissage qu'implique le geste de parler *avec* et parfois *pour* celle qui n'a pas accès à la parole. Un mouvement toujours à recommencer, entrecoupé de failles, de rires et de silences.

# Nos savoirs (à bâtons rompus)

Mélodie Drouin

1.

mon père se nomme      Éric, mais encore  
   Karim, mais pourtant  
sur le certificat de naissance  
mon père se nomme      inconnu

mon grand-père maternel a quitté la Beauce avec un  
dix cents en poche et un traumatisme de draveur

mon grand-père paternel était blanc, très grand, chef des  
pompiers

mon grand-père paternel a-t-il un jour quitté  
le Maroc ou l'Algérie ?

la question ne résout pas  
le clusterfuck des origines

2.

ma mère a les yeux vert pâle  
sa chevelure culmine à la nuque  
soyeuse, or démissionnaire

on dit de moi  
« elle a épais de cheveux

épais de croupe

amincissons la crinière  
rétrécissons  
la culotte de cheval »

légèrement foncée,  
donc forcément autre

un fil qu'on peine à remonter  
une bouclette indémêlable

ma clarification offre aux égaré·e·s un soulagement durable

« j'trouvais, aussi, qu'y avait quelque chose »

3.

lors d'un séminaire sur l'altérité  
j'ai récité le refrain appris à quatre ans pendant une  
épluchette de blé d'Inde

*a l'enlève sa brassière, maudit qu'y a d'la poussière  
a l'enlève ses bas, maudit qu'ça sent l'tabac*

l'herbe fluo, le maïs sucré, le tarte  
sur les gencives de mes oncles chansonniers  
n'étaient nullement distinction  
digne d'une prise de notes sérieuse  
et méthodique

telle ma mémoire  
écrémée : un dépôt de dégoût

4.

ni Colette ni Carole David  
j'ai baptisé notre première chatte  
Macarena

refusé d'accompagner ma tante au spectacle de 2Frères

j'ai grandi en adversaire  
et pour ça on me remet toge,  
mortier et pilon

ce qu'il y a à savoir  
d'un monde pulvérisé

5.

arriverais-je à unifier les pratiques  
apprendre à croiser le Tylenol et la plante médicinale

je purifiais  
je tente maintenant  
la prolifération

m'antagonise un univers et l'autre  
so much for la grande réconciliation

nous sommes d'accord

il est difficile de marcher main dans la main dans la main  
les paumes au visage

6.

l'intellectualisme est un atout comme un autre  
dans mon jeu de cartes, je dissimule la tête du roi  
une affection pour le valet

chaque fois que l'on me dit brillante  
je sais combien je peux ternir ma réputation, mon registre  
soutenu  
et ce modèle réduit qui empeste le vernis de finition :

collés bout à bout  
pièges curriculaires évités  
faillites impersonnelles  
vocabulaire en carence  
impeccable, mon œuvre  
mérite une ovation

j'attends obstinément qu'on me punisse pour ma  
gourmandise  
mon goût douteux pour le sucré-salé  
le thrill d'agencer la violence de l'anglicisme  
« buster » à l'élégance phonétique  
du verbe « soupeser »

le sang me bout ferme  
à l'idée d'une porte condamnée

je ne pense pas avoir de démarche artistique  
sinon une succession d'invasions de domicile

7.

nous sommes entré·e·s puis sorti·e·s puis entré·e·s à  
nouveau  
dans un claquement définitif

c'était peut-être notre seule chance de ne pas finir  
conformes  
six pieds au-dessus des nôtres

leur enracinement que j'abhorrais  
une souche précise

une lame de fond qui pivote et attire  
ce qui macère

les identités audacieuses  
suffoquées par leurs monticules de gales  
mises sous cloche plutôt qu'en terre  
une ritournelle de lèvres salées  
jamais coupables

les remparts renversés reprendront toujours ben  
l'aspect des passerelles

nous les inclinons déjà  
le sachant un peu, l'ébruitant à peine  
pour rompre les mots  
final bâton

Rose longue

Laetitia Beaumel

*Seconde une*

je suis un noir je suis un grand  
grand noir à majorité visible  
affecté de la peau j'encaisse un petit monde où comme toi  
chaque matin les gens marchent à reculons  
vers les tours pâles de l'état où les gens  
lâches te mangent dans la main  
avant de cracher leurs poussières atomiques  
sur ton visage  
de couleur

avec le temps on apprend la transparence l'indifférence  
le sein sorti  
rouge sur fond noir impossible à voir

je suis noir je suis grand  
je saigne encore à l'horizon

(il y a un temps pour tout je crois  
pour la lumière)

*Seconde deux*

pas vu le bord du fleuve    entré dans l'eau j'ai marché fort  
 de l'autre côté vos corps la rive dans sa splendeur de  
 fond de ciel mon regard aimanté vers vos blondeurs  
 offertes à la course des oiseaux

pris par les flots j'ai avancé j'ai voulu fondre  
 chacune de mes cellules au sable de vos noms    l'eau basse  
 mangeait avide ma peau gelée la rivière recouvrait mon genou  
 désormais l'eau jusqu'à la taille non le visage je progressais à  
 pas perdus parmi les algues à la recherche des peaux flottées  
 de vos cadavres de filles battues  
 j'avançais je me noyais

vos cheveux n'étaient qu'un rêve adolescent

que voulez-vous il faut aller  
 oui à la berge mes amours  
 il nous faut boire le bleu laurent jusqu'à la lie

(et remonter le cours de nos chaleurs  
 au poulx des vieilles eaux)

*Seconde trois*

vous me parlez à travers votre sommeil des tatouages  
des embranchements électriques de la peur vacillante  
qui étampe nos cous de fonds de braises  
de baisers doux

je vous aperçois de l'autre côté de la nuit et je remonte  
ce que je peux  
vos mains mes veines  
– éviter l'incendie –  
nos adieux étroits cette urgence du sang qui tombe  
brise le plus petit de nos secrets

soudain l'obscurité demi-paupières  
je ne veux plus vivre dans la crainte des souris  
je ne veux plus vivre avec un millier de fleurs  
ouvertes dans la bouche  
les rues exhalent leurs petits cris enfants aigus  
le chœur  
est mort à l'étouffée

(mississippi que perd ma mère à ma naissance  
il y a un temps pour tout je crois  
il y a un temps pour le décès)

*Seconde quatre*

et je vous fais signe  
 d'entre les morts où je surnage mon image ne tremble pas  
 ce soir je coule avec le chant des bois la terre est pure et me répare  
 les cuisses des curés  
 ne sont que des souvenirs des loups du sang dessous les gilets gris  
 on m'a dit  
 nos sexes se murmurent  
 des mots tendres des histoires  
 normalement nos sexes se murmurent je tremble  
 assis sous les fougères  
 mon souffle  
 est un territoire  
 qui se chasse ou qui s'espère nuit folle et trop salie  
 ici les laves ne couleront plus  
 mes archets souffrent de se taire  
 tombent en lambeaux

la laine  
 le coffret  
 nus

agenouillés  
 l'écho  
 vos corps  
 encore repères

(dans ses torchons  
 ma langue bleue

et puis la neige parle faux)

*Seconde cinq*

percez-moi  
par le vent et les aiguilles  
au ventre on m'a mis avec le pieu la rouille au corps  
je prends un peu de votre élan de vos paris la gorge sèche

quelle plage immense se replie  
là  
sous le revers de la marée

(ma langue a violé tant de sexes  
fourchelangue  
je sais le grain au creux de la framboise)

*Seconde six*

alors je prie en nous lisant  
que les poèmes existent pour toujours  
se déposent en silence le long des côtes de nos corps

faussement mort je suis un coquillage une amulette

fendez-moi de tout mon long il n'y a qu'à suivre les coutures



# Il n'y a pas de distance si grande

Mathieu Blais

*Pour commencer, il faut avoir honte de soi. Puis habiter ce quartier et débouler. Puis être fier de ce quartier et remonter la pente en soi-même. Adorer le chaos qui met au monde le soleil.*

HÉLÈNE MONETTE

*Unless*

*Je m'étais promis, quand ça arriverait, de me taire. Voilà, c'est arrivé; je ne me tais pas.*

JACQUES BRAULT

*Il n'y a plus de chemin*

Il était une fois un lieu commun, faux comme toutes les évidences, et il y avait cette distance, mais ce n'en était pas une, en fait c'était un leurre, il n'y avait qu'une proximité qu'il fallait saisir, et longtemps j'ai voyagé, j'y ai découvert ma langue-fontaine, ensuite je n'ai plus cessé de dire

le monde, sa totalité-monde, et je suis devenu anarchiste bien que j'aie grandi sur la rive sud, j'ai pris le meilleur de tout ça, je l'ai sucé jusqu'à ce que les pulpes coincent dans la paille, il faisait soleil, il y avait tellement de lumière, puis il y a eu des manifestations chaque mardi, je me souviens de son sourire, elle m'a tendu la main, et déjà le pays n'existait plus, je ne regrette rien, m'as-tu dit, jamais, et tout fut à recommencer, car il était une fois un lieu commun, trompeur comme les récits qu'on se raconte, parfois, et il y avait cet espace qu'on croyait impossible à franchir, il fallait encore faire quelques pas de côté, reculer légèrement, voir la vue d'ensemble, lire Spivak et Glissant, essayer de ne pas croire à la philosophie de la relation, mais c'était impossible et tu le savais, alors je me suis rappelé à mes grandes voyages, j'ai refait mon sac, pour répéter mon indépendance et mes frissons, me convaincre que les murs resteront toujours des murs, mettre le doigt dans le gâteau, frotter ma bedaine sur des plages de sable noir, pleurer avec les baleines, que tu disais, et chasser au couteau dans la toundra, essayer surtout de m'expliquer la fiction de la nation, essayer de ne pas se mentir, puis s'oublier dans les colonialismes, s'oublier sous les autorités, penser en nous trompant que nos affranchissements n'arriveraient jamais, il était pourtant une fois un lieu commun, dur comme toutes les chutes qui nous guettent, et il y avait en nous ce désir de vie qu'on devinait si grand qu'on le disait incontrôlable, alors ils répétaient leurs

mensonges, leurs visions de harem organisé et d'obéissance générale, il y avait des barbelés de soumission, des poids si grands sur nos épaules, mais je suis devenu anarchiste, heureusement, et les chiens avaient soif, alors j'ai renoué avec l'absence de chemin, il y avait le post-toutte à l'horizon pour me guider, depuis je garde une pierre dans ma poche, on n'arrête pas les gens qui se promènent avec une pierre dans la poche, pas encore, t'es-tu senti obligée de préciser, et on s'est parlé de nouveau, ailleurs, avec d'autres visages d'autres corps, on s'est reconnu, il y avait des chiens lâchés après nous et des chants de rage dans les rues, il y avait des jours fusillés et des nuits qui sentaient l'essence et le feu, il y avait des mots-fouets et des poèmes de marronnage, c'étaient les gestes de sabotage inspirés que nous recherchions, nous étions ingouvernables et ils le savaient, et tu étais là, et il y avait moi, eux, elles, et il y avait toutes ces bouches creuses qui s'agitaient dans le vide, c'étaient à peine des titres de journaux, c'était à peine un soubresaut de l'histoire, c'était tout pour nous, et il faisait si noir et si rapidement que la lumière de nos canines nous faisait sourire davantage, à l'ombre de leurs usines et de leurs gestes de prédation, les pieds dans les eaux boueuses du fleuve, c'est encore le chien du patron qui mange le mieux, m'as-tu répété, mais ce sont les poings qui se serrent en premier, ces crisses de poings qui se serrent, puis ça prend le cœur, ça coupe le souffle, et leurs lieux communs sont devenus militaires, sont

devenus lois et prescriptions, pour nous ce sont devenus des je t'aime de résistance que l'on se murmurait, nous avons appris à faire naître des tropes d'amour, de nos mains et de nos doigts et de nos cuisses et de nos ventres, dès qu'ils avaient le dos tourné, c'étaient nos gémissements allusifs que l'on semait, pour vaincre la peur et jouir des tropiques, décadencer leurs têtes immobiles, c'était encore le jaillissement de ma langue-fontaine, pour boire, au sein des arbres, le lichen et la mousse, pour manger la terre noire, et pour chier leur haine, chier leur haine et revenir au long cours de tous les voyages, à l'autre moi, à l'autre qui me regarde comme un autre, c'est le miroir mon ami, que tu m'as dit, loin de leur fermeture close, loin si loin, où tu bêches la terre et où tu creuses ta tombe, et les miliciens resteront des miliciens, si cons et si laids, c'en est presque un lieu commun, mais un peu moins faux lui que tout le reste, alors ne dis plus rien, il n'y a pas de pays, il n'y en a jamais eu, il n'y a qu'un territoire qui s'ouvre, des fracas d'enfermement qu'affrontent des spasmes de liberté, et il n'y a pas de distance si grande, il n'y a pas même de distance, il n'y en a jamais eu, il n'y a que des mains qui se tendent, des lèvres et des bouches qui s'attendent.

Un ponton nommé Désir  
tiré par un Ford F-150 :  
reprographie de la  
vie contemporaine

Patricia Houle

*whatever man j'ai jamais fait  
d'ocaïne juste pour le record*  
LOUD

29 décembre 2019  
Bar Le Ketch, Sainte-Flavie

*wishlist*

Avoir une petite maison pâle, rose, mauve, bleue ou orange pastel au bord de la mer entre Sainte-Flavie et Sainte-Luce ;

apprendre à faire quelque chose de nouveau chaque saison : une petite serre avec seulement mes choses favorites dedans, des macarons, la faune, la flore devant moi, des conserves ;

observer le mouvement des vagues et de la glace jusqu'à les connaître intrinsèquement et ne pas laisser la peur m'arrêter, me réveiller calme malgré les cauchemars,

dans le cri du fleuve et nue devant le froid, voir ma peau s'arrachant sur les parois des glaciers qui claquent et se referment sur mes os, et rêver des enfants. que nous ne ferons pas, mais que nous aimerons tout de même ;

en résumé, que l'échec, la beauté et l'érosion fassent partie intégrante du quotidien.

*dialogue*

— C'est litt un ponton tu peux faire le party sur l'eau  
pis comme,

— C'est d'la marde les pontons.

— Haha yea I know.

*aparté*

Je pense que dans cette histoire tu prendras conscience du poids des oranges mûres, mûres comme l'histoire qu'on n'a jamais digérée, et du point de non-retour de l'accumulation d'articles ménagers fabriqués qui est inversement proportionnelle à la plantation des fleurs, imagine, tous les jours, des bouquets immortels, déposés en silence.

*épilogue*

Assister à la hausse du niveau de la mer et à l'érosion de ma berge comme un tsunami au ralenti continuer de me réveiller chaque matin pour vivre en connaissance de cause les pieds dans l'eau glacée l'iode et les bourgots qui m'accompagnent paresseusement, m'affaïsser sur le plancher adouci par les microalgues la joue posée dans le coin de la cabine pastel mes pieds qui poussent sans cesse pour inscrire mes épaules dans le mur en décomposition et que se termine enfin ce chapitre anthropocène, là où mes ancêtres se sont installé·e·s il y a des centaines d'années.



# Yänariskwa (Grand Loup) et Yändia'wich (Grande Tortue) à la pointe aux Indiens de la Rivière Unamen (Romaine)

Guy Sioui Durand–Tsie8ei 8enho8en

Rubrique du fonds – 2010

*Pour être efficace, le dialogue doit satisfaire à une double exigence. D'un côté, il doit reconnaître la différence des voix engagées dans l'échange et ne pas poser à l'avance que l'une d'elles constitue la norme alors que l'autre s'explique comme déviation, ou retard, ou mauvaise volonté. Si l'on n'est pas prêt à mettre en question ses propres certitudes et évidences, à se placer provisoirement dans la perspective de l'autre – quitte à constater que, dans cette optique, celui-ci a raison –, le dialogue ne peut avoir lieu. D'un autre côté cependant, il ne peut aboutir à un résultat quelconque si les participants n'acceptent pas un cadre formel commun à leur discussion, s'ils ne se mettent pas d'accord sur la nature des arguments admis et sur la possibilité même de chercher ensemble vérité et justice.*

TZVETAN TODOROV

*La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*

Il y a longtemps que l'esprit solitaire du Grand Loup gris et celui, vagabond des mers, de la Grande Tortue de Lutz se donnent rendez-vous sur les territoires du Nitassinan, là où l'Ours noir est le grand-père des Indiens et où Papakassik u est le maître des Grands Caribous. Cette année, les deux êtres mythologiques ont choisi la pointe aux Indiens, sur la rivière Unamen (Romaine), qui coule vers le golfe du « grand chemin qui marche », où les îles d'« Anticoste » et de l'archipel de Mingan la regardent de loin.

C'est donc sur la pointe de sable fin du campement d'été des Innus d'Ekuanitshit (Mingan) qu'ils doivent se rencontrer, pour se remémorer les passages entre le réel et le surréel, le rêve et la réalité, le vécu et l'imaginé, le factuel et l'inventé, l'objectif et le subjectif, les mythes et l'histoire, les Humains et les Animaux. Bref, pour faire une place à l'art.

Plus rapide, Grand Loup attend. Reniflant les pistes d'un grand orignal à proximité, il entend de puissants bruits mécaniques, plus haut, au-delà de la première cascade. Il s'inquiète. Soudain, d'autres rythmes sonores et familiers se font entendre. Des chaloupes à moteur et des canots apparaissent au loin. Les Indiens avec tous leurs « bagages » de civilisation se pointent comme de coutume. Mais cette fois, d'autres passagers plus pâles les accompagnent : *Natshiskatun* (la rencontre) succède à *Aimititau! Parlons-nous!*<sup>1</sup>, une réunion créatrice d'égal à égal mais en territoire menacé, se dit-il.

---

1. *Aimititau. Parlons-nous!* est une initiative de Laure Morali. Ce livre, paru aux éditions Mémoire d'encrier (2008), a été inspiré par des rencontres de paroles vives entre écrivains autochtones et allochtones qui se sont tenues au Musée de Mashteuiatsh, au Salon du livre de Québec, à l'Espace 400e des fêtes de Québec 1608-2008 et lors du colloque des écrivains de Wendake. *Natshiskatun* (la rencontre), en août 2009, sur l'invitation de

À cause des grands fracas.

Pour sûr, le quadrupède respecte le tonnerre, le fracas et les bouillonnements des chutes que l'on trouve sur plusieurs des grandes rivières du territoire. Après tout, ce bruit familier laisse les eaux suivre leur cours, naturellement, cycliquement, comme il en a toujours été. Mais depuis quelques décennies, d'étranges chutes faisant « barrage » et inondant le territoire sont apparues, sous l'impulsion des Québécois concentrés dans la vallée du Saint-Laurent. Ici, dans le Nord, bien des outardes, des saumons et des castors ne réapparaissent plus. À quand le tour des Innus ?

La question le laisse songeur.

Lui et ses semblables ont arpenté bien des lieux où chutes, cascades, rapides et rivières forment les 8enho8en, les « eaux vives » qui abreuvent la Terre-Mère. Il y a les rapides du canal Lachine près d'Hochelaga (Montréal). Ce sont aussi ces chutes qui entourent Gépèg (Québec) : celles de la rivière Chaudière, Kabir Kouba, de la rivière aux mille détours (Saint-Charles) près de Wendake et la majestueuse chute Montmorency avec, plus loin, le canyon de la rivière Sainte-Anne. Sur la côte Nord déferlent successivement la chute Manitou, le Grand Sault de la rivière au Tonnerre ou les belles rivières comme la Moisie et la Romaine et, vers la baie James, la rivière Rupert. Tous ces cours d'eau ravissent l'œil et l'âme. Mais des rétentions, dérives et inondations par barrages industriels hydroélectriques, comme c'est le cas pour les chutes de Shawinigan, la rivière Manicouagan,

---

Rita Mestokosho et de Jean-Charles Piétacho, et sous la coordination de Louis Hamelin, en aura été la suite, avec discussions, créations, récitals et un projet de second livre.

la rivière aux Outardes et la rivière Sainte-Marguerite, composent une menace qui ne cesse de s'amplifier partout.

Comment concilier la rencontre entre l'esprit libre des chutes et celui, tordu, des barrages? Grand Loup a bien hâte d'en discuter avec Grande Tortue, elle qui a recueilli jadis sur son dos Aätaentsic, la grand-mère des Humains. Mais pour l'instant, il entend bien « humer » les palabres de ces harangueurs et artistes qui cisèlent l'oralité des mots humains.

« Comment être Autochtone à la fois en dehors du regard des Blancs et à travers lui? », demande quelqu'un. Les oreilles dressées, la bête n'apprécie guère l'unique état passif suggéré (être), l'appellation floue et fourre-tout (Autochtone), la perpétuelle « réduction » (en dehors) et soumission aux visions et aux conceptions (à travers le regard) d'un autre. Sa pensée « sauvage » se connecte avec celle des anciens Indiens. Il pense en loup toltèque. Il s'efforce d'employer les hurlements exacts, de prendre du recul et d'en appeler, comme son regard aiguisé, à une vision élargie. Il tente d'éviter les préjugés pièges, se meut et agit de son mieux. Alors il reformule la question pour eux : « Comment être et agir en tant qu'Indien (Wendat, Innu, Eeyou (Cri), Naskapi, Mi'gmaq, Wolastogyik, Waban-Aki, Anishinaabes (Algonquin), Kanien'kehà:ka, Atikamekw), Inuit ou Métis parmi les Humains, et avec eux, sur la Terre-Mère? »

Pour Grand Loup, lucidité au monde et action se conjuguent aisément. L'appartenance identitaire se précise<sup>2</sup>. Qui plus

---

2. Le loup se souvient d'avoir échappé à ce chasseur, ce Tsie8ei (Tsioui qui devient Sioui), membre du clan de la Corde, fils d'Élizabeth, fille d'Origène, grand chef traditionaliste de Wendake dans les années 1946-1947, ami de

est, ces territorialités indiennes ne se contentent pas de se superposer aux territorialités québécoise et canadienne. Elles se lient aux territoires des 633 Premières Nations de Kanata, ces peuples des Grands Lacs, du Bison des prairies et du Saumon du Pacifique. Au regard de l'Animal comme de l'Amérindien, le terme d'*Autochtone* gagne alors en substance.

Grand Loup ouvre plus largement sa vision encore. Pourquoi ne pas traduire *Indien* par *Indian* et *Indio*? Du coup, l'axe est-ouest bascule du nord au sud : America, les trois Amériques aborigènes déterritorialisent la conscience et l'ampleur de la vision. Par exemple, un Wendat chez les Haïdas de l'île de Vancouver, un Mohawk chez les Tzotzils du Chiapas ou un Atikamekw chez les Guaranis de l'Uruguay?

Nous les Innus, les Inuits, les Haudenosaunee ! Nous les Humains ! Nous les Animaux ! Nous les Plantes bienfaisantes ! Cette vision ne donne-t-elle pas à réfléchir sur les frontières mouvantes de l'identité, de l'altérité sociale ?

Il attend.

Les Autochtones causent, rient et festoient avec les allochtones sur la pointe. Pourtant, tous sont inquiets. Certains, fâchés. Nul n'avait prévu ces barrages. C'est que l'énorme fracas ira en augmentant. D'énormes bêtes rugissantes broieront les rochers, abattront les grands arbres, nuit et jour. Plus encore, bien davantage que les Grands

---

Jules Sioui, fondateur du premier gouvernement indien et de l'Algonquin William Commanda, gardien des Wampums. On peut alors mieux parler des Iroquoiens (Wendats et Kanien'kehà:ka), des Algonquiens (Mi'gmaq, Wolastogiyk, Waban-Akis, Atikamekw, Anishinaabes [Algonquins], Eeyous [Cris], Innus, Naskapis), bref des Amérindiens du Gépèg. Et, avec les Inuits du Nunavik, voilà les Autochtones du nord-est de l'Amérique. On pourrait encore ajouter les Métis et les métissés.

Orignaux, elles feront des *ravages*. La mobilité des Animaux et des Indiens sur le territoire en sera à jamais perturbée. Les rassemblements comme ce *Natshiskatun* seront désormais désorganisés, déboussolés dans la grande « réserve ».

Des clapotis se font entendre. Grande Tortue, métaphore mythologique de la Terre-Mère, apparaît enfin, fatiguée de tout ce qu'on lui a fait subir. Elle sort lentement de la rivière, fragile sur le sable de la pointe aux Indiens, où personne ne semble la remarquer.

\* \* \*

C'est alors que mes yeux bridés, semblables à ceux de Grand Loup, s'ouvrent, me sortant brutalement de mon songe. Cette mortelle blessure à la rivière me ralentit, fait de moi un être plus solitaire encore. N'ai-je pas atteint le seuil de la tristesse de la Terre-Mère spoliée ? Au-delà de l'amour contrarié, du territoire blessé, devrais-je encore être « un loup pour l'homme<sup>3</sup> » ? Si oui, c'est à la deuxième question posée, fluide de gravité, qu'il me faut répondre : « Comment se dire, et que transmettre aux futures générations ? »

Circuler, marquer son territoire, repérer, uriner, chasser... en meute, sait d'instinct le *loup*. Circuler, marquer son territoire, personnifier la mémoire, chasser, guérir, guerroyer, songe l'*Indien*. Circuler, ouvrir ses frontières, raconter, inventer le merveilleux et la critique, s'harmoniser, pense l'*artiste*.

---

3. Comme l'exprimèrent le dramaturge romain Plaute puis le philosophe anglais Hobbes.

Si vous croisez mon regard, sondez ma blessure derrière ce sourire irradiant demeuré quelque part *sauvage*, au sens d'insoumis, d'indompté, de non harnaché.



# Beautés endormies

Texte original en espagnol de Lina Meruane,  
traduit par Marie Ferrier Houdayer

*Despair is a form of certainty,  
certainty that the future will be a lot like  
the present or will decline from it;  
despair is a confident memory of the  
future.*

REBECCA SOLNIT

Immobilisés. Plongés dans l'inconscience.

Ils étaient là sans y être vraiment, la tête inclinée, les lèvres entrouvertes. Un souffle narcotique s'exhalait de leur bouche pâle, et le seul mouvement qui les animait était celui de leur poitrine qui se gonflait imperceptiblement. Bras, épaules, cou amaigris. Cadavres vivants alignés, ils étaient entourés de femmes qui étaient venues les identifier. Identifier des corps qui n'étaient ni emballés dans d'épais sacs poubelles en plastique noir ni recouverts de journaux tachés de sang, bruissants, défraîchis par le soleil. Ils ne ressemblaient pas

aux corps détruits des milliers de réfugiés qui défilait sur les écrans des chaînes d'info en continu. C'étaient de jeunes gens vigoureux, sains, bruns, noirs, pâles, allongés maintenant sur des civières sous des draps blancs si propres qu'ils resplendissaient quand on ouvrait les rideaux de la salle. Repassés et amidonnés, raides comme des paupières.

À travers les interstices du tissu, de calmes bandes d'oiseaux les observaient.

Les enfants émigrés, quant à eux, étaient enveloppés dans la pénombre et les murmures agités de leurs mères qui priaient tout bas pour ne pas les réveiller. Ces enfants étaient désormais à elles toutes. Et toutes voulaient qu'ils se réveillent d'eux-mêmes, sans qu'elles fassent rien pour cela.

Les oiseaux se mirent à donner des coups de bec contre les fenêtres, menaçant de les ranimer avec leur tapage. Pourquoi ces maudits oiseaux ne laissaient-ils pas les mères tranquilles, ces bataillons d'oiseaux identiques, aux ailes repliées. Les mères pensaient aux oiseaux et à la police qui les encerclait, et elles refermaient avec vigueur les rideaux des hautes fenêtres. Mais dans leur imagination, elles continuaient à percevoir les coups et le tapage. Surtout quand les infirmières de garde apparaissaient et que le silence s'imposait. Pourtant, les infirmières leur affirmaient que, tapage ou pas, les enfants n'allaient pas se réveiller et les mères savaient que c'était vrai. Elles avaient bien essayé au début de les sortir de leur torpeur. Elles les avaient secoués, avaient exigé que les enfants cessent de faire les morts, elles ne trouvaient pas ce jeu drôle du tout, sans parler de tout le reste. Tout le reste, soupiraient-elles, angoissées. Puis elles avaient crié sur les enfants. Les avaient menacés. Les avaient suppliés d'ouvrir la bouche et d'avalier une cuillère

de soupe. La soupe glissait de leurs lèvres. Les enfants, leurs mères, perdaient irrémédiablement du poids.

Il était une fois une lettre, *la* lettre : le regard inquiet du petit garçon qui la lit, la voix troublée de la petite fille qui la traduit, la mère, les mains sur la bouche pour en étouffer un cri plein de dents. Le père, proférant des malédictions. Les pas des petits frères et sœurs qui se dirigent à grand bruit vers tous les recoins des maisons où ils habitent avant de tomber, tous, dans une apathie catatonique. Sur des matelas.

Un des enfants courut jusqu'au lit et s'y étendit en tournant le dos à son père, qui ne sut que bafouiller quelques mots de réconfort entre deux bouffées de sa cigarette jaunie. Malgré tous leurs efforts, la lettre les expulsait tous les trois. Le père vit son fils se rouler en boule sur la couverture, il perçut, en s'approchant, la tension de son corps qui se relâchait peu à peu et il se dit que son fils commençait à feindre le même évanouissement que l'aîné des voisins. Il l'appela par son nom et par celui que l'enfant s'était donné dans ce pays, mais l'enfant ne bougea pas. Il haussa la voix, se mit à hurler, l'insulta dans la seule langue qu'il connaissait et à laquelle son fils avait renoncé quelques jours auparavant, alors qu'ils attendaient l'arrivée de ce document leur octroyant un asile que, maintenant, on leur refusait. Il avait voulu le punir, ce fils, et puis il s'en était voulu, mais c'était trop tard.

Sa femme, qui n'élevait jamais la voix, ne levait plus les yeux sur lui pour le regarder. Son mari eut beau s'excuser pour ce qu'il avait fait, il eut beau frotter ses mains l'une contre l'autre comme s'il voulait s'arracher la peau, si noire. Beau appuyer sur les jointures blanches de ses doigts, l'une après l'autre. Son fils était une poule mouillée, selon lui. Alors que les siens étaient des gens qui prenaient des risques, des

gens courageux, robustes, aimables, un peu rancuniers, mais pas lâches. Les siens ne s'étaient pas plaints des embarcations bondées en haute mer, ne s'étaient pas reprochés d'en avoir jeté certains par-dessus bord, aux requins, ne parlaient ni des garde-côtes ni des mauvais traitements reçus, n'évoquaient pas les massacres qu'ils avaient laissés loin derrière eux, la guerre civile, les attaques en pleine nuit. Les enfants morts d'inanition ou de malaria. Les viols répétés. Tout ce qui pouvait leur arriver leur était déjà arrivé au pays des catastrophes. Les siens avaient tout enduré et maintenant son fils était là, abruti sur son matelas, dans ses draps roulés en boule. À cause d'une lettre. De quelques mots.

Son fils de treize ans déjà qui l'avait accusé de l'avoir arraché à cette terre détruite où même les vers ne survivaient pas, de lui avoir fait miroiter une destination qu'ils venaient à peine d'atteindre et d'où ils étaient déjà expulsés. Et peut-être était-ce vrai qu'il n'avait pas bien rempli les papiers, il était tout juste capable d'écrire dans sa langue, alors comment aurait-il pu le faire dans une autre qu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre. Le fils le blâmait, de ses yeux plus noirs que la rancune, ses yeux devenus paupières, et le père, possédé par la fureur, avait soulevé le drap à fleurs fané que la mère avait posé sur lui, arraché brusquement la chemise de la poule mouillée qui jouait les évanouies. Il avait commencé à lui donner des coups de pied dans les côtes, sur la tête, au milieu des sourcils, sous les yeux et les cris de la mère. Mais c'est à peine s'il avait sourcillé, l'enfant plein d'ecchymoses, à peine, et le père avait pensé qu'il n'était pas si lâche que cela après tout. Il avait enduré les coups sans se défendre, avait-il dit, étonné et tremblant de tout son corps, à sa femme, qui avait craint le pire et qui hurlait encore. Elle avait enlacé l'enfant et murmuré entre

ses dents et ses larmes que l'enfant était en train de se laisser mourir. Comme tous les autres.

Avant de perdre conscience, une autre petite fille avait cessé de parler. Elle prétendait ne pas comprendre les mots que ses parents prononçaient, qui n'étaient que bruits indéchiffrables. La rengaine agaçante des parents fit place, chez la petite fille, à une profonde surdité. Elle les voyait gesticuler, lever les bras, agiter les mains à travers une vitre opaque. Comme s'ils demandaient de l'aide alors qu'elle était prisonnière à l'intérieur d'un bocal à poissons rempli d'une eau trouble et de sa propre terreur.

Deux cousines étaient tombées dans ce coma qui n'en était pas un, l'une après l'autre. La deuxième était allée voir la première, s'était étendue à côté de son corps immobile pour lui raconter des choses à l'oreille et la supplier de ne pas la laisser seule. Le corps tiède de la cousine. Le bruit apaisant de sa respiration, la contagion du sommeil. Elles restèrent toutes les deux dans la même position, le visage tourné vers le même mur, leur chevelure brune de belles au bois dormant doucement déployée.

Dans le ciel, les oiseaux. Arrêtés en plein vol, marquant une pause. On ne comprenait pas pourquoi ils ne poursuivaient pas le cours de leur migration.

Était-ce parce que les réfugiés n'avaient pas laissé de miettes, souhaitant effacer pour toujours les traces de la route qu'ils avaient prise. Ils n'avaient pas l'intention de revenir en arrière. Ils ne pourraient pas revenir dans leur pays. Il n'en avait jamais été question. Ils ne savaient pas que les oiseaux comptaient sur ces miettes, qu'ils étaient chargés de dévorer la route.

Tombées dans le piège de l'expulsion, les hordes d'endormis étaient recueillies l'une après l'autre par des

ambulances. Comme des poids morts. Dans les hôpitaux, on leur ôtait leurs chaussettes et on les chatouillait avec des plumes ou le bout des ongles. On tapait sur leurs genoux et leurs chevilles avec des marteaux à réflexes et leurs jambes réagissaient : il n'y avait pas de lésions cérébrales. Aucun trouble n'apparaissait sur les radiographies. Les prélèvements de sang ne donnaient pas davantage d'indices. Les enfants se laissaient manipuler et faire des piqûres. Ils se laissaient insérer une sonde alimentaire sans anesthésie. Il n'était pas nécessaire de reporter les détails de chaque cas, la description clinique était toujours la même. Ils avaient tous été foudroyés par la lettre qui les renvoyait en enfer. Tous ensemble, tous alignés.

Mais le retour en arrière était devenu impossible : les parents ne pouvaient abandonner leurs enfants, les enfants ne pouvaient se lever de leur lit. Personne n'aurait pu les faire se lever.

Les médecins faisaient leurs visites, soulevaient les paupières des enfants, les pupilles dilatées se contractaient à la lumière. Ils ne pouvaient ni procéder à leur admission à l'hôpital, ni les renvoyer chez eux, ni les sortir des limbes. Ils ne faisaient pas semblant, se disaient les directeurs d'hôpitaux, qui avaient perdu patience face au grand nombre d'enfants qui remplissaient les lits. Les psychiatres entraient et sortaient des chambres, décidés à résoudre cette énigme. Des rumeurs circulaient selon lesquelles cela devait être une épidémie due à l'un de ces virus sournois qu'ils rapportaient de leur pays et qui plongerait bientôt toute la population dans un profond sommeil. Quoi qu'il en soit, ils ne s'en sortiront pas comme ça, répétaient, entre eux, en réunion privée, au bar, en sortant du travail, à l'entraînement, aux séances de tir à blanc, les agents de la police migratoire.

Les avocats dénonçaient une maltraitance caractérisée sur mineurs, à laquelle le gouvernement devait trouver une solution, mais celui-ci restait silencieux dans l'attente des rapports afférents.

Quant aux mères, elles ne faisaient pas d'allées et venues. Elles avaient transformé les couloirs de l'hôpital en campement. Les salles de bains en buanderie où elles passaient sous l'eau le linge de leurs enfants devenus incontinents. Elles y faisaient aussi leur toilette, en plusieurs fois, le souffle coupé par l'eau froide, libérant l'air retenu dans une des langues de l'hôpital babélique. Le soir, elles peignaient leurs enfants, les bordaient avec une patience de femme enceinte. La nuit, les enfants dormaient, dormaient... Leurs mères, elles, demeuraient insomniaques. Mais ce n'étaient pas elles qui les veillaient dans l'obscurité, c'était la nuit qui veillait sur eux, c'était la nuit qui veillait sur eux tous, de ses yeux énormes. La nuit bleue, ses oiseaux bleus.

Postés en l'air, des centaines d'oiseaux cachaient de leurs ailes déployées la lune et le dernier soleil mauve du soir. Les parcs croulaient sous les plumes. Les arbres sous les nids. Et les nids sous les œufs qui, bientôt, écloraient en se brisant de l'intérieur. Les jours, les mois, les années passaient et le cœur de chaque enfant continuait à battre au rythme régulier, incessant, incessant, des heures d'un fuseau léthargique. Le temps passait, soyeux. Leur souffle se calmait peu à peu, leur tension baissait, leurs visages détendus, retrouvant une nouvelle enfance, semblaient remonter le temps.

Les mères auraient voulu rompre cette tranquillité d'un baiser. Ces baisers pleins d'une odeur acide et lactée. La merde des oiseaux recouvrait les rues d'une couche d'acidité.

Le protocole : passer faire une visite matin et soir, mais parfois les médecins, capitulant, renonçaient aux visites pour aller manger des gâteaux à la cafétéria. Les infirmières, toujours au régime, faisaient leurs rondes régulières entre les dormeurs que l'on comptait maintenant par centaines, dans des pièces contiguës, au long d'étages entiers, tous aussi bondés les uns que les autres, dans tous les hôpitaux. Les lits hébergeaient non pas un, mais deux corps, tête-bêche. À côté de chaque tête, deux pieds endormis, recouverts de chaussettes dont les couleurs ne s'harmonisaient pas toujours. Des pieds, des têtes, des bras, des poumons que le pays avait dû accueillir parce que c'était une chose d'expulser des corps en vie, mais cela en était une autre de se débarrasser d'enfants plongés dans l'inconscience.

Ce ne sont que des enfants, imploraient les mères, étant donné que certains approchaient déjà de l'âge adulte. Ils sont innocents, répétait la presse de gauche en voie d'extinction. Des réfugiés, proclamaient les représentants d'une ONG. Ce ne sont rien d'autre que des émigrés, des sans-papiers, des illégaux, et leurs parents aussi, et ils sont en train de sucer le sang de nos hôpitaux. C'était une guerre de gros titres propulsés à la vitesse de la colère.

Une autre manière de ne pas être là : ne pas voir ce qui se passe autour ou ne pas y faire attention. Ou ne faire attention qu'à ce qui est fulgurant, à ce qui n'a pas d'explication : pourquoi étaient-ils dans cet état, combien de temps pouvaient-ils tenir, allaient-ils mourir dans leur sommeil ? C'étaient les questions que se posaient les mères insomniaques, qui commençaient peu à peu à assimiler les langues parlées à l'hôpital, alors que les infirmières apprenaient à dire quelques mots dans ce patois tagalog yoruba mapudungun totonaque otomi ininterrompu. Les

pères ou encore les avocats mus par l'opportunisme avaient disparu dans des labyrinthes.

Les pères qui étaient restés là entraient en douce dans les hôpitaux au cas où l'un de ces journalistes serait un policier. On ne pouvait faire confiance à personne. Et c'est peut-être pour cela que les infirmières restaient après leur service à parler avec les mères, à qui elles offraient des repas sur le pouce, de l'eau, des aspirines et des tampons que les mères apprenaient désormais à utiliser, cela et d'autres choses que le personnel n'était pas censé partager avec les visiteurs et encore moins avec ceux qui ne pouvaient payer les soins prodigués. Les infirmières avaient des enfants et faisaient preuve de quelque compassion, mais elles avaient surtout reçu l'ordre d'empêcher les mères de donner de pernicieuses informations aux journalistes, et que ces journalistes, qui passaient aussi régulièrement, faisant les idiots, apportant des chips, des boissons, de l'ibuprofène, ne profitent de moments d'inattention pour faire des photos non autorisées et spectaculaires.

Un arrêt provisoire des expulsions fut déclaré.

Les mères poussèrent des soupirs de soulagement, enlacèrent les infirmières, les médecins, leurs maris qui étaient devenus des étrangers; elles s'enlacèrent les unes les autres, dansèrent, firent des rondes en se réjouissant, s'embrassèrent, embrassèrent les enfants devenus vieux – et ce, malgré l'interdiction de le faire : cela aurait pu aggraver leur état.

Pas un seul des muscles des dormeurs ne bougea.

Pas un battement de cils quand on les renvoya chez eux avec de rigoureuses consignes d'hygiène.

Une des pires épidémies aviaires était sur le point de se produire, les oiseaux tombaient du ciel et des branches des

arbres, leurs œufs pourrissaient dans les nids, et les enfants immigrés, qui étaient à présent des vieillards, si dociles, si fragiles, si entassés dans ces chambres qui empestaient l'urine, risquaient d'être contaminés. Il incombait au gouvernement d'éviter cela, et ce, même si ce devait être la dernière chose qu'il allait faire – ce fut d'ailleurs la dernière chose qu'il fit avant d'être renversé aux élections suivantes : leur octroyer la citoyenneté.

Le père qui avait roué son fils de coups s'approcha et, baissant le front, lui exprima sa gratitude pour ce sacrifice. Il n'osa pas le toucher. Seule la mère, désormais très âgée, le fit. Elle se pencha lentement pour ramasser l'enveloppe que quelqu'un venait de glisser sous la porte. Elle l'ouvrit, la lut, la traduisit elle-même, en s'adressant à l'homme qu'était devenu son fils. Ses côtes n'étaient plus cassées. Il avait juste une cicatrice au niveau des sourcils, dont il ne se souviendrait jamais. Il remua imperceptiblement la langue dans sa bouche et, en en laissant apparaître l'extrémité, s'humecta les lèvres. De manière imperceptible. Comme un oiseau nerveux.

# Wild White West

Alexandre Tremblay

*Documentaire social*

j'ai mal  
au cul à la tête ou au cœur  
ou je souffre du syndrome  
postcolonial  
dominant dominé la poule aux œufs d'or  
je vais rafraîchir ce malheur  
la douleur calculée au kilo  
à la couleur et dans les livres  
au bon vouloir du jury de Sundance  
changer de masque ou de chemin  
souffrir au goût du jour  
l'industrie  
subventionne la misère  
son grand rôle de soutien  
en bon figurant  
dans 3 2 1  
je garde le silence

*Bourreau*

trop de blancs  
pour être sans tache  
le congrès national chasse ses sorcières  
sans permis  
bûcher les têtes  
qui expirent le mauvais air  
la file d'attente  
de ceux qui commettent les fautes implicites  
fantasmes de métissage  
le bull's eye des réservistes  
trop d'injustices trop de victimes trop de maux  
pas assez de morts coupables  
bourreau une job d'avenir  
pas de cagoule  
juste une hache  
sur la place publique  
une meute  
assoiffée de sans-papiers

*Pedigree*

dans chaque syllabe  
de ma généalogie complice  
je voudrais conjurer  
au pluriel mes torts  
implicites  
en déboulonnant  
les piliers symptomatiques  
de l'Occident  
contumace endémique  
mégalomanie du nombre  
dyschromatopsie caucasienne  
embrassant les causes à distance  
aseptisé je proroge  
le privilège involontaire  
ma Bleach Story



# En boca ajena

Texte original en espagnol de Adalber Salas Hernández,  
traduit par Sonya Malaborza

Commençons par une banalité, une histoire qui se produit tous les jours sur une planète peuplée de sept milliards d'êtres humains incapables de demeurer bien sagement là où ils sont nés : deux personnes, chacune parlant une langue différente, tombent amoureuses. Non, n'exagérons pas, quand même, ne risquons pas un scénario trop doux : au lieu de parler d'amour, disons plutôt qu'elles se désirent. Elles se rencontrent dans un bar, dans un parc, dans le métro, à un congrès de médecine, dans la salle d'attente d'un hôpital, sur un site de rencontres, dans l'autobus, à un festival littéraire, en traversant la rue, dans un cours de langue, dans un pays où aucune des deux n'est née... Elles se rencontrent, elles se désirent. Timidement peut-être, du moins au début. Mais ces deux personnes rassemblent leur courage, s'approchent l'une l'autre, échangent un signe quelconque, salutaire et indispensable.

Un sourire, un geste qui sert de pont vers l'autre.

Une manière singulière de baisser les yeux ou de soutenir le regard.

Elles essaient de se parler, et c'est à ce moment qu'a lieu le premier court-circuit. Elles commencent par les salutations les plus usuelles dans leurs langues respectives. Elles s'expriment d'abord avec aisance, puis en choisissant leurs mots avec soin. Mais ça ne sert à rien. Dans leur bouche, les mots de tous les jours prennent une saveur étrange, métallique, et peu à peu ces expressions simples dont elles se servent normalement sans même y réfléchir deviennent complexes, excentriques. Méconnaissables, même.

Ce n'est peut-être pas une simple question de langue maternelle. Ces deux personnes n'ont peut-être tout simplement pas de langue en commun. Elles se côtoient, continuent de se fréquenter, établissent une sorte de relation, un espace partagé où tout est dénudé, réduit à son expression la plus minime, un lieu tenu à l'intérieur duquel elles peuvent souffler l'essentiel : des signes, des exclamations, des expressions faciales. Elles communiquent en se touchant, dans un langage fait de frôlements. Pour chacune, le désir existe, sans doute, mais il ne se coagule que dans la langue qui lui est propre – c'est là son habitat naturel, son lieu d'appartenance. Leur désir prend vie, fleurit à l'intérieur d'une syntaxe et d'un vocabulaire bien précis, un système doté de ses propres conjugaisons.

Au lit, ces deux personnes se parlent. Elles ne se comprennent pas, mais elles se devinent. Leurs phrases sont deux bêtes qui se heurtent dans le noir.

Il nous importe peu de savoir ce qui se passe entre elles à partir de ce moment. Peut-être réussiront-elles à trouver une langue commune, ou peut-être qu'elles finiront par s'exaspérer ou s'ennuyer. Ce qui est plus intéressant, c'est

ce moment d'incertitude, ce moment nébuleux où le désir érotique n'arrive pas à se cristalliser en une série de paroles que l'autre est en mesure de recevoir. Ce moment où, même si l'on réussit à apprendre quelques mots dans la langue de celle qui est devant soi, ces paroles ne sont qu'une collection de sonorités ardues qui râpent le palais. Un enchantement inutile, une clé dont on ne sait pas se servir.

Cette incertitude est contagieuse, elle se propage dans ce corps dont la topographie est d'autant plus mystérieuse qu'on ne connaît pas la langue locale. Pour la surmonter, on doit apprendre à travailler la folie, l'imprécision, la perplexité. Les habitudes sont différentes, on ne reconnaît pas toutes les coutumes... et aucune langue commune ne nous permettrait de négocier. Ici, l'amant·e se trouve dans la position du traducteur, de la traductrice. Ces deux créatures épidermiques existent grâce à la contagion – celle de la langue, du désir. Elles se trouvent toutes deux dans ce moment de vacillement, devant le corps étranger, cette anatomie inconnue couverte d'une peau qu'on ne sait pas parcourir.

Le désir, en ce sens, est un acte de lecture et de traduction simultanées. Pas d'interprétation, mais de traduction, une *conversion* active de la langue de l'autre dans une langue propre, une langue qui s'écrit à son tour, une langue coagulée. « To write is to be involved in this act of translation, of succumbing or leaning into another body's idiom<sup>1</sup>. » Désirer, c'est se soumettre à l'attraction qu'exerce cet amoncellement de sens qu'on est sur le point de découvrir, qui se cache dans la bouche de l'autre. C'est répondre à l'appel des mots

---

1. Dionne Brand, *A Map to the Door of No Return. Notes to Belonging*, Toronto, Penguin Random House (Vintage Canada), 2011, p. 193.

qu'on ne sait pas décoder et qui, pourtant, vocifèrent. C'est s'incliner vers eux jusqu'à les faire tomber.

La personne qui traduit, quant à elle, ne cherche pas la transparence : sa tâche consiste à façonner l'opacité. Telle une amante, elle travaille à contre-courant le corps désiré, s'efforçant de le réécrire tout en conservant son inintelligibilité.

# Le vent qui coule se vide à l'horizon

Loïc Beauregard-Lefebvre

*Mais laissez-moi traverser le torrent sur  
les roches*

*Par bonds quitter cette chose pour celle-là*

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU

La chaleur calcaire ; au bord du ruisseau, le soleil collait lentement à la peau. Le jus des fruits coulait, soyeux et scintillant sur mon torse. Mes mains sentaient la terre, la résine, le sucre et le soleil. Aériens, acerbés, les moteurs punctuaient le ciel, rythmaient l'après-midi. Marc se baignait dans la volupté de l'eau, s'agrippait à la surface, maintenant en étoile le fragile équilibre de son corps. Les clapotements appuyés contre le silence des rochers. Dans l'herbe, couchée, Sophie séchait sous la charpente bleue, incandescente ; elle rêvait d'échapper à son corps au pied de l'érable, de s'abandonner comme on sacrifie son souffle à l'air.

Nous sommes expatriés, en fuite avons erré, rêvé. La nuit, nos pieds s'enfonçaient dans le mélange d'herbe et de terre nocturne qui brouille les intuitions ; le jour, nous trempions

dans l'oisiveté, cherchant dans l'air chaud un moyen de flotter, comme la fumée de nos dernières cigarettes. Petit à petit, nous sentions la fréquence s'accélérer, la flotte aérienne redoubler d'efforts, fouiller d'en haut la plus basse parcelle de terre, les yeux confortablement logés dans l'insignifiance de l'infini.

\*  
\* \* \*

L'hiver a basculé sur le soleil. Il a fallu trouver le courage, prendre le risque d'avancer. Nous sillonnons la vallée pour retrouver la fièvre, pour la sentir nous effleurer la peau comme une dernière caresse. Nous traînons sur le dos les dernières moissons de l'automne : ses provisions, ses couleurs, ses accidents. On dit que la nuit est noire, mais au nord des rivières, le ciel s'illumine en éclaboussures de rose et de mauve. Sophie creuse la neige avec l'espoir de trouver un foyer dans la clairière. Ses mains archéologues, lunaires : elles manipulent les branches, pétrissent la décomposition des feuilles, cherchent une étincelle nue, la première. Ses mitaines volent au vent, défient l'hiver boréal, bouleversent la nature et ses lois, érigent un monument : le feu. La flamme joue avec l'air, refuse, danse ; la chaleur s'élève au-dessus du bois et s'enlise dans nos yeux qui veillent.

Ma montre indique l'année dernière ; le temps est immémorial : nous courons après un souvenir. Marc m'a demandé si je me souvenais de l'étreinte du soleil, de l'embrasement ; il m'a demandé si j'étais capable de nous imaginer ailleurs, loin du froid qui brutalise. Le feu réchauffe, mais ce n'est plus la même chose : les flammes écorchent la peau. Un avion survole et muselle le crépitement. L'odeur

sidérale. La fumée assèche l'air. Sophie se retourne vers moi, inquiète : des gouttes rouges suintent sur le tapis blanc. « Faut faire quelque chose pour ton nez. » Le sang s'ancre dans la neige, à nos pieds, se cristallise sur chaque flocon. Sophie déchire un linge. L'avion clignote, le tissu s'imbibe : lumières rouges, blanches ; sauvagerie de couleurs fauves. Pleine, mutilée, la lune reflète le mélange de couleurs froides et dorées du feu. Marc fixe les flammes comme s'il pouvait y voir les reflets posthumes de nos ancêtres. La chaleur aspire la peur. Le vent s'est levé, menace de fendre les arbres, s'érafle entre les branches. Le feu s'affole, se projette sur la forêt comme des hallucinations. À la cime, les tisons dévoilent la canopée mise à nu.

Marc n'a rien dit. Ébranlé, il n'attendait rien, l'été, jamais peut-être. Il fallait faire durer les flammes qui s'anéantissaient, maintenir le feu en vie. Nous ne pouvions plus rester dehors, à attendre les saisons où nos racines avaient gelé ; immobiles, compromis par les engelures. Il a fallu partir, s'arracher à la terre, s'engouffrer dans la traînée d'arbres qui s'allongeait comme un faisceau.

Nous avons conservé le feu, le bois, le tonnerre ; la terre a glissé. Nos prévisions ne tenaient plus la route. Les clameurs se déchaînaient à la lisière, à la fin du monde que nous construisions, ou qui se construisait sans nous. Chaque pas comme défricher la neige mouillée et lourde. Le feu presque étouffé. Soudain, Marc a aperçu une irrégularité, a pointé un toit au loin ; nous avons cru au mirage. Il a fallu lui faire confiance, suivre le toit qui brillait dans la nuit, le toit clair-obscur. Autour, dans la forêt qui avale les souvenirs, la glace avait rempli l'espace, figé le temps.

Au bout de nos pas, plus qu'un toit, un foyer : nous lui avons confié les braises.

\* \*  
\* \*

Quand le vent se lève, son souffle s'écrase sur la cabane, fait claquer la porte et les fenêtres. Nous avons compris qu'il faudrait nous tenir pour traverser la nuit, le froid. Nous dormons près du feu, crispés dans la noirceur qui reprend le dessus sur les braises, protégés par le toit qui grince sous le poids de la neige. Marc tremble contre mon corps, étourdi par les meubles abandonnés, par les murs, leurs angles ; par la vie qui nous dépasse de l'autre bord.

Prier sans certitude la fin de l'hiver. Entretenir le feu. Survivre à l'espoir. Les avions volent trop haut, atterrissent trop loin ; il ne reste que le silence venteux de la forêt. En dedans, soustraits au monde, à nos rêves, au futur, nous apprenons chaque jour l'épaisseur du temps, de l'abandon. De la solitude. Marc dit que l'été reviendra bientôt, que nous sortirons d'ici, qu'une saison ne peut pas se cacher aussi longtemps, que ce sont les lois de la nature et que certaines lois n'appartiennent pas à l'humanité.

Derrière le filtre de givre, la neige enserre la forêt, traître, laineuse et irritante, vertigineuse avant la chute. Du toit, les amas s'affaissent au sol, scellent la porte et ce qui se trouve en dedans. « L'odeur, vous souvenez-vous de l'odeur ? » Sophie veut retoucher aux arbres, à la démesure. Elle veut sentir les feuilles déposer leur parfum sur ses bras. Elle vit ailleurs : en rêves, en désirs qui n'existent pas ici. Ici, nous n'échappons

plus à la fumée, aux cendres humides, à nos lèvres craquelées, à nos vieilles peurs noires, à la souffrance qui s'infiltré entre nos articulations. La fumée nous rappelle des souvenirs, mais ce n'est plus la même chose : elle les camoufle. L'hiver nous a laissés en jachère. Sophie dit qu'elle se souvient du bruit de l'été : les oiseaux s'égosillant quand le soleil se couche, les remous du ruisseau ; lorsqu'elle ferme les yeux, des voix ; peut-être ; il faudrait être dupe pour en être sûr.

Marc s'est enfoui dans le silence. Cette nuit, il a crié dans son sommeil. Un sursaut, comme pour nous avertir. Il nous a suppliés ce matin, désespéré : « On est trop fragiles, nos racines sont pas assez profondes, le toit va s'écrouler un jour, il va falloir tout recommencer, s'en aller ou tout rebâtir. » Il m'a demandé si j'avais encore la foi, si je croyais encore aux fils de vent, au bruissement des branches, aux feuilles, à nos corps nus dans le ruisseau. Je l'ai pris dans mes bras, lui ai rappelé ce que nous nous étions promis : qu'il n'était plus question de croire, qu'il fallait se tenir, dans la tempête, malgré le blizzard qui nous éloigne, pour que l'hiver s'épuise un jour. Il n'entendait plus rien ; il se débattait : « Combien de temps encore ? Combien de temps avant que ce qui frôle la mort dehors s'en aille ? »

Prise en otage entre les murs, la boucane s'accumule dans les fissures du bois. Nous n'avons toujours pas ouvert la porte. Je ne sais pas si nous en sommes capables. Elle nous préserve du froid, de l'extérieur. Ou c'est le feu en dedans qui réchauffe encore.

Nous avons trouvé des dés dans la commode. Le jour, contre l'ennui, nous jouons. Nos mains fendent l'air et quand ils s'échappent trop loin du feu, les dés ne roulent plus, ils glissent sur le plancher, sur la glace qui ne part pas. L'espoir

déboulant de lui-même à chaque lancer ; le hasard, souverain, tient la mesure, insuffle un rythme à la lenteur.

\* \*  
\* \*

Les matins réchappés au feu ne promettent rien, mais ils nous obligent à survivre, encore un jour, encore une heure, encore sauvages. Sophie tourne en rond, cherche, refuse la langueur, s'épuise. Ses doigts fébriles s'éternisent dans les failles du bois. Elle passe ses journées à la fenêtre, à regarder la forêt, à se dire qu'il aurait fallu la brûler d'avance pour se donner une chance. Nos provisions s'émiettent ; la faim s'alourdit dans nos ventres. Nous avons fait brûler le mobilier qui faisait encore de notre cabane une maison, avons mis au feu le dernier rempart nous séparant encore de la misère : un banc, une table, un lit ; tout ce qu'il nous reste : un plancher, des murs, le feu.

« On a plus le choix. On peut plus rien espérer ici. On peut plus rien attendre. On va crever si on reste. » La tempête dehors, le vent qui s'acharne. La charpente qui craque sous l'étreinte de l'hiver ; Sophie exulte. Vivante. Elle prend nos mains, cherche ce qui se dissipe sous notre peau, ce qui s'emmêle dans nos ventres, dans nos souvenirs. Sa peau chaude, sévère, bienveillante. Atterré, Marc s'emporte : « Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre que ce qu'on fait déjà ? Survivre, attendre que ça passe. » Marc parle de l'hiver comme s'il suffisait de tout y laisser, de s'agenouiller, de se soumettre à l'insolence, à la violence perverse du vent. Sophie insiste, déborde : « L'hiver va finir par nous tuer si on fait rien. »

\* \* \*

Sophie sort maintenant le jour. Sous la cabane, elle a trouvé une remise, une arme à l'intérieur ; « mon fusil », elle a dit. Chaque jour, elle quitte seule la cabane. Elle cherche de quoi nous nourrir, du bois pour le feu.

Au retour, elle nous raconte ce qu'elle a vu : des traces de pas, un animal, un chevreuil. « J'ai pas peur, je vais tirer si je le vois. » Sa voix tremble. Marc, indifférent. La forêt ne change pas : l'hiver règne encore, s'accroche aux arbres, aux branches, au désordre. Sophie résiste, pour Marc, je crois : « Le vent joue dehors, avec moi. Les branches dansent comme le feu, comme le ruisseau. »

Réémerger, ressentir le vent se tendre sur ma peau ; j'ai suivi Sophie aujourd'hui : pour voir, pour sentir l'odeur du froid, moi aussi. Marc est resté, il a insisté pour garder la cabane, le feu. Les avions ont délaissé le ciel ; nous aussi, peut-être. Attentif, je suis Sophie dans ses pas. Dans l'immensité, elle sait où elle va, ce qu'elle traque, elle le sent. Son exigence, son acharnement. Tête baissée, je retrace nos souvenirs : nos corps qui baignaient dans l'eau du ruisseau, notre peau qui séchait dans l'ombre des arbres, le soleil ; la forêt répond d'une langue étrangère, inconnue, fébrile ; un interstice. Les étoffes de neige drapées en silence sur les sapins rappellent les couvertures de mon lit d'avant. Le soleil se faufile entre les branches des érables et des bouleaux, dans la structure éclaircie, comme si l'hiver lui donnait enfin la permission de couler.

Sophie avance, dénoue, entraînée par l'espoir, désobéissant à la neige qui s'accroche au poids du monde. En chasse, elle poursuit par bonds l'animal. Les empreintes, la transgression, les tambours ; elle me fait croire que je n'ai peur de rien. Les traces mènent à une pente au loin. Sophie s'élançe, galvanisée comme la rivière qui déborde du haut de la chute ; elle se glisse entre les saisons.

Culminante, Sophie rayonne, l'animal vit, elle le voit. D'en haut, un tableau : entre les arbres espacés et l'horizon, un lac. Indifférente, l'eau reprend ses droits sur la glace. Un chevreuil s'abreuve à ses premiers ourlets chatoyants. Le soleil s'étend sur le corps de la bête, coule sur les berges et se déverse dans le lac.

D'un coup, une frayeur, un sifflement, une bourrasque perce la toile, le son m'avale ;

elle affole d'une balle la conscience de mille aïeux  
elle tue  
elle dévale le talus de l'hiver au couteau  
s'écrase au fond du paysage  
à genoux  
doucement comme pour prier  
et ses mains sauvages  
mortelles scintillantes affamées  
comme la flamme d'une chandelle  
s'abreuvent du sang  
de l'harmonie du monde qui coule à ses pieds

Les arbres ne sifflent plus : flambant neuf, le long râle de la chair résonne maintenant en moi. Par où commencer ?

Le sol tremble, halète. Sophie exécute l'animal, manie grossièrement sa lame dans le corps de la bête. Il faut se dépêcher, vider les entrailles, découper la viande. Mes mains grelottent dans le cadavre. Elles baignent dans les tripes chaudes et huileuses, malhabiles sous la fourrure dorée. D'un rouge profond, lustrant, les viscères s'agglutinent sur la neige. Sophie lève les morceaux de viande, me tend la chair tendre et encore tiède.

Le ciel se referme sur l'autre versant. Nos traces guident le retour. La marche est longue et crépusculaire, entravée par la neige. Sophie s'inquiète : « Il est tard. Marc est tout seul avec le ventre vide. » On accélère le pas en espérant attraper les dernières lueurs du jour.

La nuit s'écroule sur les façades de la cabane ; les murs gardent le silence. La porte fermée. Accrochées au toit, des stalactites glacées s'égouttent sur le perron. Sophie laisse la viande tomber, entre ; emboucanée, elle s'étouffe. La fumée flotte, stagne. Les miettes de braise meurent dans le foyer : le feu s'épuise. Sur le bord du foyer, au coin de la pièce, le corps de Marc gît, comme le galet noyé au fond du ruisseau ; immobile, asphyxié. Vaincu. Sophie éclate d'un cri qui ne lui appartient plus. La fumée nous trompe, remplit la cabane, dissimule le corps. Le temps s'altère, ralentit. Sophie s'approche du corps, s'agenouille. Le silence s'épaissit, s'éternise : il fait taire le vent, l'espace d'un instant.

Rallumer le feu. Le flamboiement frissonne sur le cadavre, Marc ; je ne sais plus. La porte ouverte. La chair dans la neige. Le sang. Le rouge et le blanc. Marc, vide. Sophie, à terre, battue, m'enlace, me confie son désarroi, sa tristesse. Ma main s'emmêle dans ses cheveux réchauffés par les flammes, et, pour remplir la nuit, nous laissons au toit et à la forêt le soin de pleurer.

La cabane s'est affaissée; le feu s'est occupé du cercueil. Le vent éparpille l'incendie et les cendres. L'aube qu'on doit porter, pesante. Ses premières lueurs bleutées écrivent les couleurs. La neige fiévreuse coule sur la terre, dévastée, comme la mer laisse le rivage après l'avoir noyé dans la marée. L'hiver ne fléchit qu'après avoir fait taire tout un territoire. Sophie ne pleure toujours pas, comme si elle n'en était plus capable, comme si elle savait que ses larmes ne pourraient pas la sauver du monde, de l'exil qui nous renverse quand on part à sa rencontre. Elle s'incline; une fleur repose au sol: la plus nue, la première. À travers le blanc qui disparaît, le jaune jaillit. L'ardeur de la sève résonne impassiblement dans les arbres. Le sentier coule jusqu'à l'horizon.

# Accompagner

Mélikah Abdelmoumen

Depuis quelques années, j'accompagne des auteurs et des autrices.

Ça a commencé vers 2013, d'abord à titre de pigiste, et depuis juin 2019, c'est devenu un poste à plein temps.

Mon travail à plein temps est désormais celui d'éditrice.

Mon deuxième travail, dans les heures qui restent, les pauses de midi, les week-ends, les soirées et les vacances, est celui d'autrice.

Je sais que je veux écrire depuis la maternelle. Du moins, c'est ce que prétend le roman familial, et aussi mes souvenirs – mais peut-être que ceux-ci ont été infléchis, voire créés, par celui-là. Peu importe, au fond. Aussi loin que je puisse remonter, cet amour des livres et ce désir : devenir « écrivain » (on ne féminisait pas tellement à l'époque).

Il paraît que j'ai commencé à écrire tôt, probablement vers cinq ou six ans, des histoires. Entre l'idée que je me faisais alors du métier d'écrire, et ce que je sais aujourd'hui, après avoir publié bientôt dix ouvrages et plus de quarante

ans plus tard, il y a évidemment un monde. Notamment, j'ai compris jeune adulte que je pouvais bien vouloir écrire, espérer qu'écrire devienne mon métier... pour survivre, il allait falloir trouver un gagne-pain, une « vraie » carrière.

J'ai bifurqué, depuis les études de lettres à l'université, l'enseignement, le doctorat, la scénarisation, la traduction, le sous-titrage, la rédaction... Quelque part au milieu de tout ça, il y a eu un exil de plusieurs années en France. Certains de ces boulots me plaisaient à peu près. Je me voyais les supporter quelques années, pour pouvoir écrire à côté... Mais c'est tout ce qu'ils étaient : des gagne-pain, certains avec le potentiel de devenir des carrières, comme l'enseignement. Pas mon vrai métier. Celui-là, mon vrai métier, pour lequel j'ai plus d'années d'expérience que tous les autres, ne me permettra jamais de gagner ma vie. Pensais-je. Je me trompais un peu. La littérature allait, par un drôle de ricochet, me permettre de trouver le travail grâce auquel j'allais gagner ma vie.

Ça a commencé en 2013. L'accompagnement éditorial d'auteur·rice·s et la direction littéraire en tant que pigiste. La confiance qu'on m'accordait était le signe d'une reconnaissance à la fois de mes diplômes (enfin, ce doctorat en lettres allait vraiment servir), de ma position modeste mais sérieuse dans le milieu littéraire québécois, ainsi que de mes publications – surtout de mes romans.

C'est donc précisément parce que je suis autrice que j'ai pu devenir éditrice, et aussi, un peu, parce que j'avais enseigné la littérature, et corrigé des montagnes de travaux d'étudiant·e·s.

Mon approche a d'abord été instinctive. Et très vite, les manuscrits que j'accompagnais se sont mis à occuper mes pensées autant que mes propres livres. Dans mon esprit, envers les auteur·rice·s, qu'ils et elles soient

primoromancier·ère·s ou aguerri·e·s, que leur œuvre soit « mon genre » ou pas du tout, quelque chose comme une solidarité s'installait. Je sais maintenant que cette solidarité se sentait, et qu'elle a pu être utile dans le travail. Pour moi, elle allait de soi. Je devais la trouver en moi, la diriger vers l'auteur·rice que j'accompagnais, la cultiver comme une fleur étrange, à la fois vigoureuse et délicate.

Quand je me retrouvais, quand je me retrouve, devant un manuscrit, il se passe quelque chose d'à la fois très simple et très bizarre.

Je suis prise d'un gros trac, chaque fois. C'est chaque fois étranger et nouveau. Pour moi il n'y a pas, et il n'y aura jamais, de recette ou d'astuces, sans doute parce que je n'ai pas étudié le métier, je l'ai appris sur le tas.

Je dois donc commencer par lire le texte une fois et tenter de me glisser dedans... et soudain, je me rends compte que la magie opère. Il se passe quelque chose de curieux : même s'il y a un sentiment profond de complicité avec l'auteur·rice et un emménagement dans le texte comme on s'installe dans une maison, mon œil demeure impitoyable, branché sur toutes les failles que je pourrais déceler. Les failles, ce ne sont pas des choses objectivement admissibles ou indéniables. Ici aussi, c'est une question d'instinct. On porte le texte d'un·e autre comme une nouvelle peau et on voit les anfractuosités, les trous, les fissures qui empêchent cette peau non pas d'être parfaite ou de ressembler à la sienne, mais bien *de se ressembler à elle-même, de coïncider avec elle-même*. L'idée est, par un dialogue empathique, par le biais de suggestions et de commentaires, de pousser le texte au bout de ses propres potentialités, de sa propre logique.

En général, je lis le texte trois fois lors de la première étape d'édition. Une première lecture, rapide, pour découvrir

cette peau ; une deuxième pour m'en vêtir ; une dernière pour m'assurer que je ne me suis pas trompée, que je reste encourageante et respectueuse dans le dialogue, sans non plus faire à l'auteur·rice l'insulte de la complaisance.

Alors, j'envoie le texte édité. Et de nouveau, c'est le trac. Comment tout ce travail, qui tient souvent de l'orfèvrerie ou du pinaillage, sera-t-il reçu ? L'auteur·rice saura-t-il, saura-t-elle, les affres par lesquelles je suis passée pour trouver le bon équilibre entre l'encouragement et la critique ? Saura-t-il, saura-t-elle, qu'il arrive que j'en perde le sommeil ? Saura-t-il, saura-t-elle, auteur·rice débutant·e comme aguerri·e, que le travail d'édition sur son texte aura nourri mon propre travail d'écrivaine, plus que bien des cours d'université ne l'ont jamais fait ?

Saura-t-il, saura-t-elle, que je vis parfois, en travaillant sur le texte, des moments d'enthousiasme et de foi en la littérature qui sont si intenses qu'ils m'essoufflent ?

Saura-t-il, saura-t-elle, que presque tou·te·s les éditeur·rice·s que je connais, même si nous travaillons très différemment les un·e·s des autres, ressentent et vivent leur métier avec la même intensité, la même foi ?

Lorsque tout est terminé – le travail d'édition, puis la révision, la mise en pages, la rédaction de la quatrième de couverture – et lorsqu'on doit penser à la mise en marché, au succès ou à l'échec, à la réception critique forcément angoissante pour l'auteur·rice, je peux parler avec celui ou celle que j'accompagne de ce sentiment que je ne connais que trop bien, de la réalité (souvent décevante) de la parution, et de ses suites. Je tente, chaque fois, de le faire.

Mais je me rends compte que je ne parle pas assez de cette chose qu'on ne pourra jamais enlever aux auteur·rice·s, dès lors que leur livre devient un manuscrit en voie de

publication : la période du travail avec l'éditeur·rice, cette période au cours de laquelle, pour au moins deux personnes, le livre devient le centre du monde et où il est véritablement, attentivement, amoureuxment lu.

Mon père, qui m'a transmis l'amour de la littérature, disait souvent que la lecture est la rencontre fabuleuse de deux absences. Cette idée m'a toujours fascinée. Et sans doute qu'en tant qu'éditrice comme en tant qu'autrice qui a été éditée, c'est le fait de pouvoir vivre cette expérience de la lecture *dans la rencontre de deux présences* qui fait de moi une femme authentiquement et également passionnée par ses deux métiers – celui qui l'a toujours obsédée et dont on l'avait avertie qu'il ne la nourrirait jamais, et celui qui, contre toute attente, la nourrit bien au-delà des choses matérielles.



# Grandir en amour

Yara El-Ghadban

*aux rebelles*

J'ai toujours été amoureuse. Mes tout premiers souvenirs sont d'abord des souvenirs d'amour. Pas du regard tendre de Maman, ni de mes premiers tours de vélo avec Papa. C'est mon cœur qui bat la chamade à quatre ans quand je l'ai vu pour la première fois. Il était sans doute joli garçon (j'étais trop jeune pour savoir ce que c'était, un joli garçon). Il m'impressionnait, c'est tout. Plus vieux. Huit ans... C'est impressionnant quand tu n'as que quatre ans. Son papa, un ingénieur comme mon papa ; et palestinien aussi. Sa maman était russe. Il ressemblait plutôt à sa mère, le visage rond, et les yeux couleur de miel. Il avait une dent cassée. J'ai rêvé longtemps de sa dent cassée, elle brillait quand il souriait. Nous habitions le même immeuble et allions à la même école. Al-wardiyyah. Rosary School.

C'était un bad boy. Ma mère prenait son air le plus strict dès qu'elle nous voyait ensemble. Il testait constamment les limites, et les limites étaient faciles à franchir dans notre milieu de bonnes familles palestiniennes qui, par miracle, avaient réussi à sortir des camps de réfugiés au Liban et en

Syrie et à se tailler une place au sein de la classe moyenne à Dubaï. Les écoles publiques étant réservées aux citoyens, et n'ayant pas assez d'argent pour nous inscrire à l'une des écoles internationales, comme le faisaient les vrais bourgeois – les riches, les expats blancs, les diplomates –, nos parents nous envoyaient chez les sœurs. Fondée à Jérusalem, Rosary School était dirigée par des religieuses palestiniennes. Mes parents contribuaient ainsi à la cause tout en nous assurant une éducation abordable et de qualité. Si les sœurs enseignaient quelques matières, elles étaient épaulées par des professeures qui venaient de tous les pays, comme nous, les élèves.

Nous, enfants de professionnels, de marchands et d'ouvriers vivant à Dubaï grâce à des visas de travail renouvelables (ou non) selon l'humeur des cheikhs.

Nous, camarades palestiniens, libanais, syriens, égyptiens, pakistanais, indiens, sri-lankais, soudanais, bangladais, singapouriens...

Nous, enfants de la mondialisation originale. Celle de l'océan Indien et des routes maritimes reliant l'Afrique à l'Asie en passant par la péninsule arabique, le sous-continent indien et les archipels de l'Indonésie, de la Malaisie et des Philippines jusqu'au port de Shanghai. Celle qui a inspiré les aventures de Sinbad le marin, dans les pays du Hind et du Sind (l'Inde et la Chine dans les récits de voyage arabo-musulmans). Celle de la route de la soie en Asie centrale, des voyages d'Ibn Batouta à travers le Sahel et des caravanes qui longeaient le Nil et la côte est de l'Afrique. Celle des empires musulmans, mongols, mogols, et leur lot de grandeur, de misère, de violence et d'exploitation, de métissage et de vivre-ensemble, d'arts, de savoirs et d'histoires. Celle des épopées du Mahabharata et des dynasties chinoises. La

mondialisation du Vieux Monde. Celle d'avant les expéditions européennes vers l'Ouest. Avant les avions, Internet, les alliances politico-militaires de l'Atlantique Nord et le règne du capital virtuel.

Nous étions les enfants de la mondialisation première.

La mondialisation du Sud-Sud.

Mes amis et moi grandissions dans un parfait cocon communautaire, suspendus à une branche, vulnérables à la moindre secousse. En exil à Dubaï, et malgré ou peut-être à cause de notre statut précaire de réfugiés, travailleurs migrants, domestiques, ouvriers, nos parents s'assuraient que nous ne déviions pas du bon chemin. Que nous réussissions et grandissions en citoyens exemplaires, même si nous n'avions pas la citoyenneté. L'avenir de nos peuples en dépendait. Nous étions polis, propres, studieux et même si nous étions musulmans, hindous, tamouls, bouddhistes, animistes, nous allions à l'école des sœurs, où les mœurs et les comportements, surtout les rapports entre filles et garçons, étaient strictement contrôlés. Tout ça pour dire qu'avec mon amoureux, tout était risque, aventure, révolte. Nous nous retrouvions souvent dans des situations qui entraînaient des reproches.

Flashback 1982. J'ai six ans. C'est la veille du Nouvel An. La fête se fait chez eux. Je vais passer minuit avec lui. Avec lui! J'ai tellement hâte. Je tremble.

— Ça va, ma chérie? Tu es excitée? Tout ça pour qui? Tout ça pour...

Maman prononce son nom. Mes joues. Elles brûlent!

— Yara...

— Oui, Maman...

— Es-tu... amoureuse ?

Cœur tambour. Gorge sèche. Mains moites derrière le dos. Non, faut surtout pas regarder Maman. Mais... ce qui est dans mon cœur est trop grand.

— Ou... oui, Maman.

— *Oui... ? De... ?*

— Ou... oui, je... je l'aime.

*Ouf !* Comme ça fait du bien de le dire ! Les mains serrées en deux poings, je le crie haut et fort.

— Maman, je l'aime tellement !

Silence.

— À ton âge, on ne pense pas à ce genre de choses !

J'ai appris ce soir-là que l'amour, le vrai amour, n'est pas un jouet, pas un conte que l'on raconte à n'importe qui, n'importe comment. L'amour, le vrai amour, est inséparable de la vie. L'exposer, c'est risquer quelque chose d'essentiel. Une part irréductible. Le plus beau, le plus précieux, le plus intime secret qui fait de moi *moi*. En tout cas, il ne faut certainement pas en parler aux parents.

J'ai compris ce soir-là que je possédais une arme explosive pouvant effrayer l'être le plus puissant dans ma vie : ma mère.

J'ai désiré ce garçon avant de savoir ce que c'est que de désirer. Des fourmis me parcouraient le corps entier dès que je le voyais. Je perdais mes moyens, et quand j'arrivais enfin à parler, les choses les plus stupides sortaient de ma bouche. Je riais trop fort, ou je réagissais trop vite, ou bien des aveux que je m'étais juré de taire pour toute la vie m'échappaient. Avec lui, je n'avais pas de bouclier. J'étais toujours nue.

Les années passaient et nous grandissions en amour. Nos jeux d'enfants se transformaient. La fille de quatre ans et le

garçon de huit ans qui attrapaient des sauterelles et montaient à vélo ensemble se cachait du coup dans la chambre pour qu'elle lui montre son papillon et lui sa guêpe. On en riait sans savoir pourquoi. Nous grandissions ensemble, mais pas au même rythme. À treize ans, il se comportait de plus en plus comme s'il connaissait un secret qui nous concernait. Il me glissait des mots dont je ne saisissais pas le sens, me posait des questions étranges et faisait des blagues que je ne comprenais pas.

Flashback 1985. J'ai neuf ans. C'est le week-end et on s'ennuie. Il a une idée : je serai la demoiselle en détresse, kidnappée par un gros méchant ; et lui, le héros. Il m'attache les mains et les pieds à une chaise et me dit qu'il reviendra me sauver.

Peur. Excitation. Et s'il partait et me laissait comme ça ? Et si nos parents nous attrapaient ? Et si... Et si... Le temps passe. J'ai envie de pleurer. Appeler mon frère au secours. Non ! Il va se moquer de moi, et plus jamais il ne me laissera tranquille. Où est-il parti, mon héros ? Soudain, le voilà. Les cordes sont tellement serrées qu'il y va avec les dents. Je le regarde faire. Je lui en veux. Non ! Je veux me blottir contre lui. Me coller à lui pour toujours. Nous serons ensemble pour toujours !

Sauf que rien n'est pour toujours. Pas pour les réfugiés ni les enfants de réfugiés. Même s'ils vont dans de bonnes écoles, vivent dans de beaux appartements et que leurs parents gagnent bien leur vie. Même quand ils sont amoureux.

Rien n'est pour toujours quand la guerre civile dégénère au Liban. D'abord la haine sectaire, ensuite l'invasion israélienne, puis les massacres de Sabra et Chatila...

Rien n'est pour toujours quand l'Organisation de libération de la Palestine, symbole de la résistance palestinienne, enracinée au cœur des camps de réfugiés qui parsèment le pays, est à son tour déracinée.

Rien n'est pour toujours quand toute une génération d'ingénieurs, de médecins, d'enseignants, de poètes, de littéraires qui a émergé en s'instruisant et en travaillant d'abord dans les camps au sein de l'OLP, comme mes parents, est soudain de trop. Trop éduquée, trop débrouillarde, trop solidaire. La dignité est une arme dangereuse quand on est censé faire pitié.

Partout dans le monde, ces réfugiés palestiniens trop débrouillards étaient désormais suspects. Installés dans les pays du golfe Arabo-Persique, mes parents avaient commis la faute ultime : échapper à la pauvreté. Nous devons quitter Dubaï sur ordre de déportation du cheikh.

Réfugié un jour, réfugié toujours.

1986 a marqué le début d'un long périple. Trois années d'incertitude avec pour seul filet de sécurité l'argent que mon père avait épargné à Dubaï. L'assurance emploi, les régimes de retraite, les indemnités de licenciement et de départ... Ces luxes, les réfugiés n'y ont pas droit.

Migration désespérée vers l'Argentine. L'Argentine était en crise économique. Pour la première fois, mon père avait l'air de ne pas savoir quoi faire. Pour la première fois, ma mère ne le consolait pas. L'Argentine, ce n'était pas son idée. Nous sommes rentrés au Moyen-Orient sans mon père après quelques mois. Il est resté pour essayer tant bien que mal de libérer nos épargnes des banques argentines rongées par la corruption. Sans papiers, sans pays, sans emploi, sans domicile. Sans cet argent, nous n'avions rien. Absolument rien. Ça, même à dix ans, je le comprenais.

1987. Parachutés en Syrie. Seul pays prêt à nous prendre, grâce au laissez-passer de ma mère, née réfugiée à Homs. Logée chez mes tantes maternelles, avec ma mère et mon frère, en attendant mon père. Atterrir, au milieu de l'année scolaire, dans une nouvelle école dirigée comme un camp militaire. Des professeurs réprimés par la dictature se défoulaient sur les élèves. Et moi qui jusqu'ici avais fait mes études en arabe et en anglais, et depuis quelques mois me débrouillais en espagnol, soudain la cible des profs et des camarades de classe. J'avais beau expliquer qu'à Rosary School, on nous enseignait les humanités dans une langue, les sciences dans une autre ; jurer que j'étais première de classe en écriture, et que je lisais tellement bien le Coran que la prof de religion me demandait de réciter une sourate au début de chaque période ; dans le pays du nationalisme arabe, j'étais la colonisée. La fille qui ne savait pas faire ses divisions dans sa langue.

Rentrer à la maison en pleurant. Refuser de retourner à l'école. Ma mère m'avait-elle obligée à y retourner ? Je ne sais pas ; je ne sais plus. Tout est flou. Il y a des souvenirs qu'on enfouit loin au fond de soi et qu'on enferme à clé.

Négociations, transactions, concessions... La firme où mon père travaillait faisait tout pour qu'on nous laisse revenir à Dubaï. Sous toutes sortes de conditions, sous la menace d'être déportés de nouveau, nous sommes rentrés. Mon père était revenu d'Argentine avec de l'argent, mais il avait perdu tout le reste : son statut, son emploi, toute possibilité d'une vie stable pour nous... Si la firme l'aidait, c'était par compassion. Il n'y avait tout simplement plus de travail pour lui.

À la maison, une nouvelle rumeur. Le mot « Canada » comme « Argentine » avant lui. Le mot « français » comme le mot « espagnol ». Le mot « Nord », comme le mot « Sud ». Le

mot « adieu » résonnait aussi souvent que le mot « bonjour ». Sauf que le Canada, lui, n'accueille pas les réfugiés. Le Canada, lui, veut des immigrants « clés en mains », c'est-à-dire munis de diplômes et d'argent. De bons cerveaux productifs fabriqués et testés ailleurs. Entretien facile garanti. Mieux encore, de bons payeurs de taxes. Quand les politiciens déclarent : « l'immigration est une richesse », pour une fois, ils ne mentent pas. Le mot « richesse » n'est pas symbolique. C'est une mine de cash et d'intelligence, de rêves et de force de vie, minerais extirpés aux peuples du monde entier.

Les réfugiés palestiniens n'étaient pas les bienvenus ; les immigrants *investisseurs* ? Oui. Les épargnes d'années de sueur au Liban et à Dubaï, sauvées de l'Argentine : seul levier pour être admis au Canada. Nous sommes restés à Dubaï le temps de terminer l'année scolaire et sommes repartis avant qu'on nous mette à la porte une deuxième fois.

1988. Débarquement au Yémen du Nord<sup>1</sup> où Papa, grâce à d'anciens compatriotes de l'OLP, a déniché un projet de construction de routes. Pendant une année, mon frère et moi fréquentions une école pakistanaise de Sanaa, en attendant le visa pour le Canada. Nous reprenions enfin notre souffle.

Dans un pays « pauvre », disaient les experts d'économie mondiale.

Dans le pays « de la reine de Saba », rétorquait mon père.

Combien riche et beau était ce pays à mes yeux de douze ans !

---

1. Avant 1990, le Yémen était divisé en deux pays : le Yémen du Nord avec Sanaa pour capitale et le Yémen du Sud, dont la capitale était Aden.

Pas de télé, pas de divertissement. Montagnes majestueuses et terre parfumée de qât<sup>2</sup> et de café. Le temps ? Jamais trop froid ni trop chaud. Nous mangions les fruits de notre jardin et nourrissions le mouton que nous avons fini par dévorer pour le Eid. Des après-midi entiers à flâner dans la rue avec d'autres enfants, jouer à cache-cache parmi les champs de café, attraper les locustes pour les donner au marchand du coin. Mets local qu'il vendait à bon prix.

Un répit à Sanaa. Une année pour pleurer le garçon qui le premier avait éveillé en moi mes instincts et désirs de femme.

Et que je n'ai plus jamais revu.

Vivre des émotions d'une telle intensité à un si jeune âge a formé toute mon expérience et ma compréhension de l'amour.

J'ai grandi avec une vision romanesque de l'amour, du désir et du sexe. J'avais mon grand amour, et ma grande tragédie, celle de mon peuple déraciné, celle de la rupture qui m'a éventrée. Le garçon à la dent cassée avait occupé si tôt et si profondément mon imagination qu'il m'a fallu très longtemps avant de comprendre que l'on pouvait se donner l'amour sans la présence d'un autre.

Les regards incrédules de mes amies, quand elles se rendent compte qu'à seize ans, je ne sais pas ce que c'est, la masturbation ! À mon tour, je ne les crois pas quand elles me disent qu'on peut jouir toute seule. Ce n'est tout simplement pas possible ! Dès mes premiers émois, il y a eu un autre. Lui.

---

2. Plante indigène du Yémen aux effets psychotropes dont les feuilles mâchées longuement ont des effets stimulants et euphorisants. Sa culture et sa consommation sont légales et très répandues au Yémen.

L'amour, à mes yeux, ne se fait et ne se vit qu'à deux.

J'étais une fille, lui un garçon. Mais nous nous étions aimés tellement jeunes que nous n'avions ni sexe ni genre. Nous étions des enfants, deux êtres attirés l'un vers l'autre par une force qui nous dépassait. J'en ai voulu longtemps à ma mère. Sa réaction à mon aveu de fillette m'a empêchée bien des années plus tard de lui confier la moindre chose quant à ma vie intime. Je ne lui en veux plus aujourd'hui. Aimer si jeune devait la terrifier. Aimer avant les catégories, avant les assignations, avant les inhibitions et les tabous.

J'ai appris très tôt que l'amour n'a ni frontières, ni âge, ni sexe. Et si l'on s'acharne à lui inventer des rituels, des initiations et des règles, c'est parce qu'il ne se soumet à aucune loi. J'ai appris que l'amour peut être cruel, injuste et égoïste. Qu'on peut s'aimer jusqu'à oublier les autres et laisser le monde s'écrouler autour de soi. Je ne le savais pas, enfant, que j'étais une rebelle de l'amour ; je l'ai compris bien plus tard, sur un autre continent.

Flashback 1989. J'ai presque treize ans. Nous atterrissons à Montréal dans le quartier d'Ahuntsic-Cartierville, au bout de la rue Dudemaine, juste à côté des voies ferroviaires. Mes parents viennent de s'acheter une Chevrolet rose de seconde main. Premier vrai achat dans un nouveau pays. Je l'appelle Rosa. Une voisine, une Libanaise qui a débarqué au Canada trois ans avant nous, suggère un petit tour pour apprivoiser la ville et la voiture. Nous partons : ma mère au volant, la voisine côté passager et moi derrière, en plein milieu, les genoux entre les deux sièges avant, penchée pour mieux écouter leur conversation (au grand dam de Maman).

Coin du Parc et Côte-Sainte-Catherine. Feu rouge au pied de la montagne. Ma mère s'arrête prudemment derrière

une autre voiture. Est-ce la température ? Ou bien l'heure ? La lumière est telle qu'on voit bien l'intérieur de la voiture devant nous. Tout à coup, deux personnes se regardent et s'embrassent. Deux visages ombragés soudés l'un à l'autre tel un grand cœur. Ils s'embrassent et s'embrassent, profitant de chaque seconde du feu rouge. Ils s'embrassent comme s'ils étaient seuls au monde.

Murmures mi-choqués, mi-embarrassés entre ma mère et la voisine.

— C'est... c'est possible ici ? Je veux dire, *comme ça*, en public ?

Ma mère se comporte comme moi le jour où j'ai surpris mon père tout nu. À la fois horrifiée et excitée, intriguée et mortifiée.

Elle se souvient soudain que je suis là. Elle me cacherait les yeux si elle le pouvait. *Pfff !* C'est pas comme si j'avais jamais vu des couples s'embrasser ! Partout dans les rues, dans les marchés, sans compter le cinéma et la télé. Pourquoi cette scène-là met-elle ma mère et la voisine dans tous leurs états ?

Le feu passe au vert, et les deux amoureux devant nous s'embrassent encore. Ma mère, gênée, n'ose pas klaxonner. Tant mieux !

— Yara, arrête de regarder, c'est pas poli.

— Mais ils nous voient pas.

— Moi je te vois, et tu es trop jeune pour ça.

— Mais *quoi*, « ça » ?

Je fixe la voiture plus fort juste pour défier ma mère, et c'est là que je vois.

Ce n'est pas un homme et une femme.

Ce sont deux hommes qui s'embrassent.

Une sensation. Vague électrique. Celle qui me submergeait chaque fois que mon amoureux s'approchait de moi. Sentiment d'un monde nouveau qui s'ouvre à moi. Risqué, exalté. Un monde tellement éloigné de ce que je peux imaginer. Ce que c'est ? Ce que ça peut représenter ? Aucune idée. Personne ne m'en a parlé. Ni en bien ni en mal.

Je ne comprends ni ce que je vois, ni la réaction de ma mère, ni celle de la voisine. Je ne comprends pas qu'on est en 1989. Que Rock Hudson, la star américaine dont ma mère est folle amoureuse (sa photo est collée au frigo), s'est avéré être gai et qu'il est mort du sida, il y a quelques années. Je ne comprends pas que partout on accuse les homosexuels d'être responsables de cette maladie horrible qui terrorise le monde entier. Le mot « homosexuel » n'existe même pas dans mon vocabulaire, pas plus que le mot « masturbation » que je découvrirai trois ans plus tard. Je ne sais pas que c'est tabou, ce que font ces hommes. Qu'Ellen DeGeneres n'a pas encore déclaré « I am gay » à la télé. Je ne sais rien de tout ça. La seule chose qui a du sens : le sentiment. Ce sentiment qui vit en moi depuis l'enfance. L'espace de quelques secondes, je reviens à ce lieu où je cache mon amour à moi.

Là dans la voiture, ils sont seuls et n'ont pas la moindre idée du fait que nous les voyons. Ils s'embrassent comme mon amoureux et moi, nous nous serions embrassés, si je n'avais pas été obligée de partir en Argentine à dix ans. Nous nous serions embrassés en cachette, scrutant les alentours du coin des yeux, fébriles, excités par le risque et terrifiés en même temps.

Ils n'agissent pas comme ces couples, dans le métro ou dans la cour d'école, qui font de leur amour un spectacle et qui gaspillent à mes yeux leur trésor. Ils s'embrassent comme

si ce moment, dans cette voiture, au pied de la montagne, était leur dernière chance.

La réaction de ma mère et de la voisine me rappelle toutes ces limites qu'on m'interdit de franchir depuis la petite enfance.

Trop tard. Je suis déjà ailleurs.

Je reconnais ça. Un amour d'avant le temps, d'avant les catégories, les règles, les prohibitions. Deux êtres s'aiment dans la voiture. C'est tout ce que mon cœur d'amoureuse sait et veut comprendre.

Le refus de comprendre est venu à mon secours plus d'une fois alors que je vivais les hauts et les bas d'une nouvelle vie à Montréal.

Il revient chaque fois que la société essaie de m'inculquer ses préjugés et de m'enfermer dans ses interdits. Je retourne à la fille qui ne comprend pas pourquoi les deux amoureux ne pouvaient pas s'embrasser dans la voiture. Je retourne à l'enfance, à son audace, à l'innocence qui m'affranchit des regards m'assignant une place et me sommant d'y rester.

Le refus de comprendre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, c'est ma liberté.

Celle que l'amour m'a donnée.

Y. E.

11 juin 2020



# Lettre à Felwine Sarr – petites méditations innues

Natasha Kanapé Fontaine

Kuei mon cher Felwine,

Tan eshpanin? À l'heure où je t'écris, le monde a les portes toutes fermées, les continents ne se visitent plus, mais les vents s'en portent à merveille. Circuler est difficile, franchir les frontières est un risque. Je pense à tes écrits dans *Habiter le monde*; circuler pour faire vivre les rencontres, les échanges et, au travers d'eux, les cultures que chacun transporte – une pensée pour Édouard Glissant ici, et pour son Tout-Monde.

Je t'écris alors que je te sais bien arrivé, là-bas dans les bras de la Caroline du Nord, où douze mille ans d'histoire autochtone attendent que tu puisses en découvrir les récits et les secrets. Tu enseigneras dès cet automne, une année de pandémie, à l'université Duke à Durham, les philosophies africaines contemporaines et diasporiques.

Dès la première fois que j'ai entendu parler des Ateliers de la pensée<sup>1</sup>, j'ai rêvé de pouvoir un jour y prendre part, et d'être à l'écoute de ces penseuses et de ces penseurs jeunes et moins jeunes qui réfléchissent et imaginent l'avenir des nations africaines contemporaines, dans cette identité profondément marquée par la colonisation et les pays colonisateurs, pour s'affirmer dans la force de la parole et de la fierté, pour prendre part aussi à l'évolution du monde auquel ils ont le droit d'appartenir.

J'ai alors imaginé qu'un jour, nos nations autochtones francophones pourraient réfléchir et nommer à nouveau ces philosophies anciennes, pour mieux se les approprier, les protéger du pillage moderne des idées, et ensuite les faire circuler dans le monde afin qu'elles voyagent à la rencontre des autres philosophies qui leur ressemblent. Je rêve depuis d'organiser une rencontre philosophique où nous redéfinirions nos philosophies contemporaines, et mon projet le plus personnel est de voir advenir cette rencontre extraordinaire entre les penseurs et les penseuses africain·e·s et autochtones francophones.

Dans *Afrotopia*, j'ai découvert les innombrables similitudes des parcours de la jeunesse africaine et de la jeunesse autochtone nord-américaine dans cette ascension des forces intellectuelles, politiques, artistiques, et bien d'autres... Par exemple, la renaissance culturelle. Elle est le mouvement

---

1. Ces rencontres, aujourd'hui internationales, sont organisées pour « ancrer un espace de débat ouvert en Afrique ». Elles permettent de converser autour des philosophies traditionnelles et contemporaines africaines, et de rassembler jeunes et moins jeunes pour prendre part à cette redéfinition de l'avenir des pays africains et de l'affirmation de l'identité des peuples. Le site de ces rencontres est accessible à l'adresse suivante : [lesateliersdelapensee.com](http://lesateliersdelapensee.com).

naturel des peuples qui avancent et de ceux, dépossédés, qui se cherchent. Dans leur quête, ils se tournent vers la voix des ancêtres ainsi que vers les chants, les danses et les prières qui façonnaient les vies quotidiennes de nos arrière-grands-parents ou de nos grands-parents. Je découvrais aussi toutes les embûches sur le chemin de ces vies, parfois vécues dans des milieux très pauvres, d'autres fois, dans des mondes aisés. Ici, la détresse marche dans les rues plus que nous ne voudrions le voir nous-mêmes. Certaines conditions dans les communautés empêchent les individus d'avoir accès à un réel pouvoir individuel et collectif qui leur permettrait de se prendre véritablement en main, ou simplement de croire en un lendemain meilleur. La santé mentale devient un enjeu de plus en plus crucial et auquel il sera bientôt urgent de répondre. L'objectif: exister, sans subir. Exister sans avoir à survivre. Exister est un droit inné et pourtant, lorsque nous marchons dans les villes canadiennes, nous sommes plusieurs à nous souvenir que même ce droit nous a été enlevé par le passé et que parfois, il est remis en question lors des grands débats de société qui font rage au pays. Et lorsque nous l'avons acquis à nouveau – seulement au cours des dernières décennies –, bien qu'il fût protégé par des lois, les gouvernements ont tout de même fait en sorte qu'exister soit une si terrible affaire que certains d'entre nous dansent avec la mort au quotidien comme si c'était là une chorégraphie plus confortable que celle de danser avec la vie. Pour nombre d'entre eux, ça l'est. Et c'est avec cette pensée que je marche tous les jours de mon existence depuis que je comprends notre condition: reprendre possession de nos corps est une question de vie ou de mort. Ce ne sera ni une mode ni un simple mouvement: il est absolument

nécessaire de le faire. Et prendre la parole est le premier geste essentiel pour signifier notre existence.

Face à la détresse, de l'autre côté de la rue bien souvent, marchent également l'espoir et le courage, debout et droits, entre autres de tous ceux et toutes celles qui partent étudier dans les cégeps et les universités en attendant le jour où dans leur main, ce diplôme, non seulement leur donnera un plein pouvoir sur leur vie, mais leur permettra aussi de contribuer au bien-être de leur village ou, par la suite, de leur nation. Dans les villes québécoises, notre nombre grandit. Certain·e·s y vivent depuis plus longtemps que d'autres. Parmi nous se trouvent des gens qui se sont fondus dans la ville; d'autres s'affirment fièrement en tant que membres de nations autochtones. Exister est toujours un miracle; lorsque nous apprenons l'histoire, nous reconnaissons l'apport de nos ancêtres dans notre « survécu », avec leurs luttes contre le génocide et les multiples tentatives d'assimilation déployées sur le continent, dans le pays et dans la province. Nous reconnaissons que sans le combat de celles et ceux qui nous précèdent pour la survie de nos cultures, de nos langues et de nos philosophies, nous n'en serions pas là aujourd'hui.

Ce sont ces réflexions que je porte en moi. Je vois en toi un ami et un enseignant. Je te suis sur les réseaux sociaux depuis plusieurs années. Ta logique est la même que la mienne : élever l'esprit de nos peuples est un bien grand défi, mais il est tout à fait possible de le relever, puisqu'il suffit en fait de déterrer les vérités de nos ancêtres, tout simplement. Nos peuples anciens comptaient d'innombrables astronomes, environnementalistes, philosophes, artistes, guérisseurs, leaders. La mémoire se trouve toujours au fond de nos os. Nos squelettes transportent les structures de nos pensées.

Nos corps portent le souvenir des clans et de leur façon d'« habiter le monde ». Tout est déjà là.

Il est d'une importance capitale maintenant de lutter pour faire reconnaître nos compétences culturelles et intellectuelles directement issues de nos savoirs ancestraux, nos propres structures et modes d'éducation et la nécessité d'instaurer des systèmes d'éducation où nos langues seront les premières parlées et enseignées. Et enfin, pour faire reconnaître que notre Histoire autochtone existe, et qu'elle aussi doit être enseignée, non seulement à nos peuples, pour qu'ils apprennent leur propre histoire (avec ses légendes), mais également aux peuples issus de la colonisation ainsi qu'aux nouveaux arrivants.

Ces jeunesses, africaines subsahariennes et autochtones nord-américaines, vivent les mêmes défis : comment puiser dans les racines de nos peuples pour nous élever ? Comment rapatrier les philosophies ancestrales depuis le passé et l'avant-colonisation ? Comment se défaire des conséquences de l'Histoire dessinée par les meurtriers et se libérer soi, libérer la parole et libérer les identités meurtries ? Et surtout, comment ne faire qu'un, à nouveau ?

Nous sommes entrés dans un état collectif de survie qui rappelle en nous les mémoires vives des famines et des enjeux du nomadisme. Notre environnement contemporain nous est hostile, mais contrairement à la Nature qui, autrefois, nous mettait au défi par amour de l'équilibre et de l'humanité, aujourd'hui le monde nous écrase avec sa haine de la différence et sa peur de l'autre, en tentant de nous dépouiller de toute vie et de toute intelligence. Alors le concept de survie n'est plus le même. Nous devons réinventer les outils pour relever ce nouveau grand défi : nous défaire de l'état de survie, nous rebâtir pour ensuite

rebâtir nos sociétés en structures et en systèmes propres à nos identités, à nos traditions et à notre contemporanéité. Nous avons maintenant les ressources humaines pour faire bouger les choses et changer les rapports de pouvoir. Nous y sommes déjà, nos peuples sont prêts. Ne reste qu'à nous rassembler.

Il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve. Mon ami, tu traverses l'océan pour venir te charger de cette autre plage de l'Histoire. Tu trouves les clés d'autres portes pour t'immiscer jusqu'aux entrailles de notre territoire. Tshima minu-takuashinin.





## notices

**Mélikah Abdelmoumen** est née à Chicoutimi en 1972 et a grandi à Montréal à partir de 1976. De 2005 à 2017, elle a vécu à Lyon, en France. Elle est l'auteur de nombreux articles et nouvelles, et de plusieurs romans et essais, dont *Les désastrées* (VLB, 2013) et *Douze ans en France* (VLB, 2018). Elle s'implique au sein de divers comités et commissions dans le milieu littéraire québécois et est éditrice chez VLB, à Montréal, où elle est de retour depuis 2017.

Arrivée à Québec en 2007, **Laetitia Beaumel** navigue depuis toujours entre culture et nature. Autrice, musicienne, mais aussi agricultrice et herboriste, elle cherche à (re)créer des liens forts entre les différents acteur·rice·s qui, chacune à leur manière, élèvent, cultivent, nourrissent. Cofondatrice de NOUAISONS, un programme de résidences de création en milieu rural, elle a aussi donné naissance, début 2020, à L'Écume, une maison d'édition de poésie à Québec. Son dernier ouvrage publié est *Notre sang volatil* (Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières, 2018).

Perplexe, **Loïc Beauregard-Lefebvre** aime commencer un projet et le garder en tête pour la suite du monde. Il emmagasine les vêtements et les contradictions, mais manque de cintres pour les suspendre. La cause du désordre dans sa chambre lui reste inconnue. Avec l'aide de ses amis, il tente d'élucider le mystère.

Né à Montréal le 31 octobre 1979, **Mathieu Blais** a terminé un doctorat en études littéraires et enseigne la littérature. Poète et romancier, il écrit son œuvre dans le tumulte de l'époque, en pleine liberté. Cet hiver, il fera paraître un recueil de nouvelles et de poésie intitulé *Les choses réelles* (VLB, 2021). Il s'agira de sa douzième œuvre publiée.

**Ariane Caron Poirier** est née à Rimouski en 1991 et a grandi au bord du fleuve, au Bas-Saint-Laurent. Elle habite le quartier Saint-Jean-Baptiste depuis quelques années, mais retourne régulièrement s'imprégner de

l'air salin de sa région natale. Titulaire d'une maîtrise en création littéraire à l'Université Laval, elle enseigne la littérature au cégep de La Pocatière. Ses poèmes ont paru ici et là, entre autres dans la revue *Nyx* (2018), dans quelques zines ainsi que sur les poèmes-affiches du Mois de la poésie (2020). Elle travaille actuellement à l'écriture d'un recueil.

**Isabel Corona** est née à Montréal où elle suit présentement des études de premier cycle en littérature à l'Université McGill. Elle participe activement à la vie littéraire francophone de l'université, notamment en tant que membre organisationnelle du Collectif de poésie francophone et en tant qu'éditrice pour la revue littéraire *Lieu commun*. En 2018, elle a été lauréate du concours international *Poésie en liberté*, parrainé par le ministère de l'Éducation nationale en France. Le poème qu'elle a écrit à cette occasion a été publié dans un recueil (Éditions Bruno Doucey) rassemblant les textes de jeunes poètes de la francophonie. Elle a également publié dans le journal de l'Université McGill *Le Délit*, dans le journal de confinement *Chacun chez soi* dirigé par l'imprimeur L'abricot ainsi que dans la revue littéraire de l'Université de Montréal *Le Pied*.

**Nicholas Dawson** est l'auteur du recueil de poésie *La déposition des chemins* (La Peuplade, 2010), du roman *Animitas* (La Mèche, 2017) et du livre de recherche-crédation *Désormais, ma demeure* (Triptyque, 2020). Doctorant en études et pratiques des arts (Université du Québec à Montréal), il est également membre du comité de rédaction de la revue *Mœbius* et directeur littéraire de la collection « Poèmes » aux éditions Triptyque.

**Mérodie Drouin**, aussi connue sous le nom de Mélo Fenty, est née à Laval en 1991. Elle pratique une écriture de la confrontation. Candidate à la maîtrise en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, cauchemar féministe ambulante et soon-to-be doctorante, elle s'intéresse aux enjeux de la honte et de l'hypocrisie comme vecteurs de la violence sociale. Elle a publié plusieurs poèmes, récits et essais en revue.

Romancière, **Yara El-Ghadban** est autrice de trois romans aux éditions Mémoire d'encrier, *L'ombre de l'olivier* (2011), *Le parfum de Nour* (2015) et *Je suis Ariel Sharon* (2018). Elle reçoit, pour ce dernier, le Prix de la diversité du Festival Metropolis bleu en 2019. Toujours chez Mémoire d'encrier, où

elle est désormais éditrice, Yara El-Ghadban est la traductrice de l'essai *Vivre la diversité*, par Shakil Choudhury (2018). Elle a codirigé l'essai *Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?* (2014) et a contribué à plusieurs ouvrages collectifs. En 2017, elle est lauréate du prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada pour sa contribution à la vie littéraire au Canada. D'origine palestinienne, elle arrive après un long parcours de migration – Dubaï, Buenos Aires, Beyrouth, Sanaa, Londres – à Montréal à l'âge de treize ans, avec sa famille, en 1989. Anthropologue et ethnomusicologue, Yara El-Ghadban s'engage également dans les luttes féministes et la sensibilisation contre le racisme et l'exclusion grâce au pouvoir des mots. Depuis 2017, elle est la présidente de l'Espace de la diversité, un organisme qui met en dialogue, par le biais du livre et de la littérature, les communautés de diverses cultures.

**Marie Ferrier Houdayer** est agrégée d'espagnol, professeure en classes préparatoires au lycée Janson de Sailly à Paris. La traduction littéraire est, pour elle, une porte ouverte sur des univers singuliers, des mondes à explorer, une richesse qui ne se voit pas mais qui se partage.

La pratique artistique de **Symon Henry** se fonde sur l'interaction de trois axes majeurs dans ses créations, à savoir la musique de concert, les arts visuels et la poésie. Cette démarche transdisciplinaire se reflète tout particulièrement dans ses tableaux sonores – partitions graphiques instrumentales ou performatives, interprétées ici et ailleurs par des musicien-ne-s et artistes aux parcours aussi sinueux que possible. Ille est l'auteur-riche des recueils de poésie *Son corps parlait pour ne pas mourir* (Éditions de la Tournure, 2016) et *L'amour des oiseaux moches* (Éditions Omri, 2020), ainsi que du livre d'art *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire* (Éditions de la Tournure, 2016).

Née en 1995 dans la région de Mont-Laurier, **Patricia Houle** a étudié la littérature, la danse, été libraire et éditrice. Récemment, son carnet d'études à l'Université polytechnique de Saint-Pétersbourg a gagné le premier prix au concours de récits de voyage 2020 de la revue *Nouveau Projet*, et deux de ses textes ont été en lice pour les Prix de la création Radio-Canada 2019. Son premier recueil de poèmes paraîtra au cours de l'année 2021 chez l'Hexagone, et elle travaille actuellement à ses prochaines œuvres.

**Natasha Kanapé Fontaine** est une poète, autrice et artiste multidisciplinaire innue originaire de Pessamit, dans la région de la Côte-Nord. Elle a publié chez Mémoire d'encrier les recueils de poèmes *Bleuets et abricots* (2016) et *Nanimissuat - Île-tonnerre* (2018), qui lui ont valu de multiples marques de reconnaissance. En 2016, elle signe avec le journaliste et romancier québéco-américain Deni Ellis Bécharde un échange épistolaire sur le racisme et les relations entre Autochtones et Allochtones, *Kuei, je te salue* (Écosociété).

**Clara Lamy** est autrice et éditrice. Aux Éditions du Remue-Ménage, elle a dirigé *L'agenda des femmes. Merci pour l'eau : culture et parité* (2020) et *Écoféminismes, horizon des luttes* (2021). Elle a publié ses poèmes dans la revue *Estuaire* et réalise des courts métrages documentaires.

**Catherine Anne Laranjo** vit à Montréal, vient au monde et écrit partout. Elle s'intéresse à la vie-poésie, au potentiel des rencontres, aux fenêtres des langages, aux pieds nus, à l'écriture en mouvement et aux espaces où ça (se) touche. Comme elle, ses mots aiment et voyagent, et n'en reviennent, heureusement, jamais tout à fait.

Native du Nouveau-Brunswick, **Sonya Malaborza** s'est aventurée sur le terrain de la traduction littéraire pour la première fois en 2001. Traductrice et traductologue de formation, elle a signé entre autres la version française du roman *The Sea Captain's Wife* de Beth Powning (*Perce-Neige*, 2014), de même que *L'accoucheuse de Scots Bay*, traduction du roman *The Birth House* d'Ami McKay (*Prise de parole*, 2020). Lectrice, animatrice et incubatrice d'idées, Sonya passe ses journées à encadrer des auteur·rice·s et à traduire de l'anglais au français et ses soirées à traduire des poèmes de l'espagnol au français. En plus d'être membre des comités de rédaction des revues *Ancrages* et *ellipse*, il lui arrive parfois d'écrire et de traduire pour la scène.

**Lina Meruane** naît en 1970 à Santiago du Chili de parents d'origine palestinienne et italienne. Écrivaine et universitaire, elle a reçu en 2011 le prix Anna Seghers et en 2012 le prix Sor Juana Inés de la Cruz pour *Sangre en el ojo*, traduit en 2018 chez Grasset (*Un regard de sang*). *Las infantas* (1998, non traduit) a été très bien accueilli par la critique ainsi que par l'écrivain Roberto Bolaño. Professeure de littératures et cultures à

l'université de New York, elle y anime également des séminaires d'écriture créative. La nouvelle « Beautés endormies », d'abord publiée dans la revue *Litro*, est fondée, en partie, sur l'histoire vraie des enfants réfugiés rapportée par Rachel Aviv, publiée dans *The New Yorker*, et également traduite sous le titre « Les apathiques ».

**Renato Rodriguez-Lefebvre** étudie sobrement au doctorat en littérature comparée, et écrit, ayant publié, entre autres chez AURA et dans *Contre-jour*, des morceaux de prose refusant l'ampleur d'un livre.

**Karine Rosso** est directrice de la revue *Mœbius*, chargée de cours à l'Université de Sherbrooke et membre fondatrice de la librairie féministe L'Euguélonne. Elle s'intéresse à la figure de l'autrice dans l'autofiction et aux différentes représentations des femmes dans la littérature contemporaine. Son premier roman, intitulé *Mon ennemie Nelly* (2019), a paru aux éditions Hamac. Karine Rosso est également l'autrice d'un recueil de nouvelles intitulé *Histoires sans Dieu* (Éditions de la Grenouillère, 2011) et la codirectrice des ouvrages *Histoires mutines* (Éditions du Remue-Ménage, 2016), *Nelly Arcan. Trajectoires fulgurantes* (Éditions du Remue-Ménage, 2017) et *Interpellation(s). Enjeux de l'écriture au « tu »* (Éditions Nota bene, 2018).

**Adalber Salas Hernández** est tour à tour poète, essayiste, anthologiste et traducteur. Né à Caracas (Venezuela) en 1987, il occupe un rôle de premier plan au sein des comités de rédaction des revues *Poesía* et *Buenos Aires Poetry*, de même que chez Amargord Ediciones. Adalber a quitté le Venezuela en 2013 et habite aujourd'hui à New York, où il est doctorant en langues et cultures espagnoles et portugaises à l'université de New York. À titre d'auteur, il a une dizaine d'ouvrages à son actif, dont *Palabras sin dueño. Variaciones sobre la traducción literaria* (UNAM, 2019), le livre duquel est tiré l'essai paru dans le présent numéro.

**Guy Sioui Durand – Tsie8ei 8enho8en** est un intellectuel wendat (huron) originaire de Wendake. Titulaire d'un doctorat en sociologie, critique d'art, commissaire en arts visuels et passeur culturel, il enseigne l'art autochtone moderne et contemporain à l'institution autochtone Kiuna depuis une décennie. Il est conférencier et performeur, et ses « harangues performées » telles que *Yaenta' / le bâton* (au Salon du livre des Premières

Nations Kwahiatonhk, Maison de la littérature, 2017), *Perdre le Nord* (La Guilde, 2018) ou *Actes sauvages / Indian's Acts* (au Rassemblement internationaux d'art performance autochtone [RIAPA], Wendake, 2018) sont des oralités vivantes qui font écho à ses nombreux écrits. À ses essais, par exemple *L'art comme alternative* (Éditions Intervention, 1997), s'ajoutent ses écrits littéraires. Oscillant du poème au pamphlet en passant par le récit d'inspiration mythologique et même la nouvelle, Sioui Durand a publié près d'une vingtaine de textes de fiction depuis 1996, dont « Rêves, rituels, rapides, réserve, révolte, réveil, réjouissance » en dialogue avec Yves Boisvert (*Aimititau! Parlons-nous!*, sous la direction de Laure Morali, *Mémoire d'encrier*, paru en 2008 et réédité en 2017) et « Les Indiens en façade » (*Mythologies québécoises*, à paraître). Il y développe une vision d'ensauvagement et de décolonisation des relations marquée par des passages aux frontières imaginantes poreuses.

**Alexandre Tremblay** est originaire de Lanaudière. Après des études en histoire, il termine actuellement un baccalauréat en études littéraires à l'Université du Québec à Trois-Rivières. La suite « Wild White West » est sa première publication.

## prochains numéros

N° 167

**une fourchette en équilibre dans tout ça**

dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque  
(appel de textes terminé)

N° 168-169

**Numéro double « Depuis la crise »**

dirigé par Nicholas Dawson et Stéphanie Roussel  
(édition spéciale sur invitation)

N° 170

**Faut que t'aimes le monde sur la brosse.**

dirigé par Stéphanie Barahona et Marilou Craft  
Date de tombée: 15 février 2021

N° 171

**Il faut être plus fort que soi**

dirigé par Martine Fidèle et Olivia Tapiero  
Date de tombée: 14 juin 2021

Appels de textes : [revuemoebius.com/appels-de-textes](http://revuemoebius.com/appels-de-textes)

### **Soumettre un texte**

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel,  
à [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com). Le courriel doit inclure les coordonnées  
complètes de l'auteur ou de l'autrice ainsi que la mention du numéro  
pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission  
par personne pour un même numéro et nous publions un maximum de  
deux textes d'un même auteur ou d'une même autrice par année.

## a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus  
quatre numéros par année

|                      |             | 1 an   | 2 ans  |
|----------------------|-------------|--------|--------|
| <b>Canada</b>        | individu    | 48 \$  | 85 \$  |
|                      | étudiant    | 35 \$  | 60 \$  |
|                      | institution | 95 \$  | 180 \$ |
| <b>États-Unis</b>    | individu    | 75 \$  | 140 \$ |
|                      | institution | 115 \$ | 220 \$ |
| <b>International</b> | individu    | 85 \$  | 160 \$ |
|                      | institution | 130 \$ | 250 \$ |

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :  
[revuemoebius.com/abonnement](http://revuemoebius.com/abonnement)

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Mœbius  
1463, boulevard Saint-Joseph Est  
Montréal (Québec) H2J 1M6

Abonnements numériques : [sodep.qc.ca](http://sodep.qc.ca) et [erudit.org](http://erudit.org)

Courriel : [revuemoebius@gmail.com](mailto:revuemoebius@gmail.com)  
Site Internet : [revuemoebius.com](http://revuemoebius.com)

**MÉMOIRE  
D'ENCRIER**

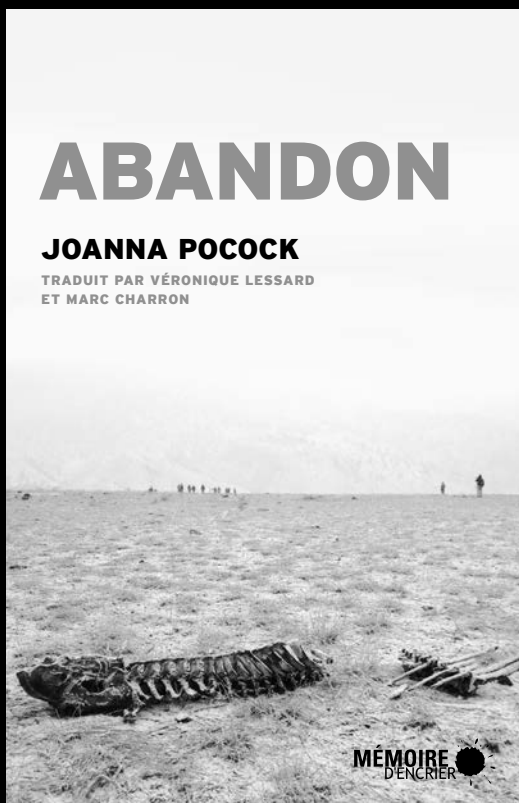


# LE LIVRE QUI AIDE À RESPIRER

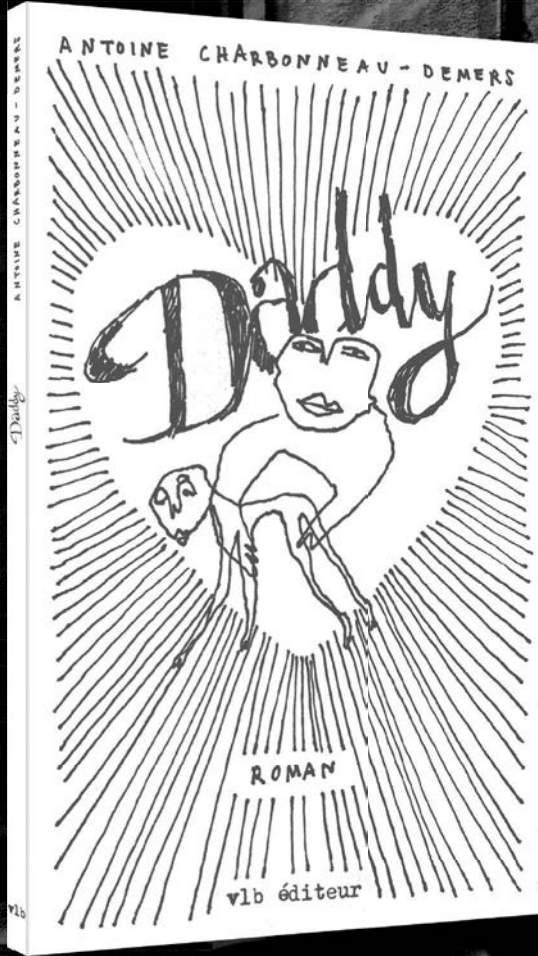
## ABANDON

**JOANNA POCOCK**

TRADUIT PAR VÉRONIQUE LESSARD  
ET MARC CHARRON



J'ai vu la lumière de l'Ouest gagner en intensité et en netteté à mesure qu'elle se déplaçait à travers le paysage, vers moi. L'immensité, l'impénétrabilité de tant d'espace accomplit un acte d'initiation. Ça vous fait des choses irréversibles.



« Cette histoire est, encore une fois, un exemple du talent d'écrivain et confirme la place de ce jeune auteur incontournable au Québec et particulièrement dans la littérature queer d'ici ! »

— Billy Robinson, libraire

SODEC  
Québec

Conseil des Arts  
for the Arts  
Canada

Canada

vlb éditeur

NOUVEAUTÉ – FICTION

# Parenthèse suisse

JULES CLARA



Jules Clara raconte, avec poésie et réalisme, le déracinement d'une jeune femme et sa parenthèse de vie en Suisse. L'autrice nous offre un premier livre teinté de mystère et gorgé d'émotions, qui fait voyager et qui déstabilise, parce qu'il navigue en eaux troubles, à l'image de ses personnages un peu perdus.



triptyque

Collection Encrages

Récit | 108 pages | 18,95 \$

[groupenotabene.com](http://groupenotabene.com)

# NOUVEAUTÉS – POÉSIE

Alex Thibodeau

**Infantia**

Le lézard  
amoureux

Dans ce premier recueil troublant et émouvant, à l'écriture sulfureuse et grave, Alex Thibodeau sonde avec finesse le thème des jeux et abus entre enfants, la frontière floue qui les délimite.

80 pages | 15,95 \$

Laurence Gagné

**Les jardins de linge sale**

Le lézard  
amoureux

La ville, la maison, le lieu de vacances. Les poèmes – haletants, surréalistes, chaotiques – du premier livre de Laurence Gagné explorent les dynamiques d'un duo qui vit sa fin par la désertion des lieux.

72 pages | 15,95 \$

**Le lézard  
amoureux**

[groupenotabene.com](http://groupenotabene.com)

# EXIT

revue de poésie

## JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$

Étranger (Transport inclus) : 70 \$

(Prix en librairie : 11,50 \$)

*(les taxes sont incluses dans les prix)*

Je désire m'abonner  me réabonner

À partir du numéro en cours  ou du numéro \_\_\_\_\_

Nom : .....

Adresse : .....

Ville / Province : .....

Code postal : .....

Téléphone : (.....) .....

Télécopieur : (.....) .....

Courriel : .....

Je paye par chèque  Visa  Mandat

No : ..... Expiration : ..... / .....

Signature : .....

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

**Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.**  
**C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8**

Téléphone : 514 721-9672 • Internet : [www.exit-poesie.com](http://www.exit-poesie.com)

Courriel : [administration@exit-poesie.com](mailto:administration@exit-poesie.com)

LA REVUE  
**XYZ**  
DE LA  
NOUVELLE

## Dépression

Nouvelles du fond du baril

INTERTEXTE • La psychanalyse :  
un art de la nouvelle

1985  
**35**  
2020

144  
HIVER 2020

*XYZ. La revue de la nouvelle* est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>



*Catherine Anne Laranjo  
Alexandros Tzortzis*

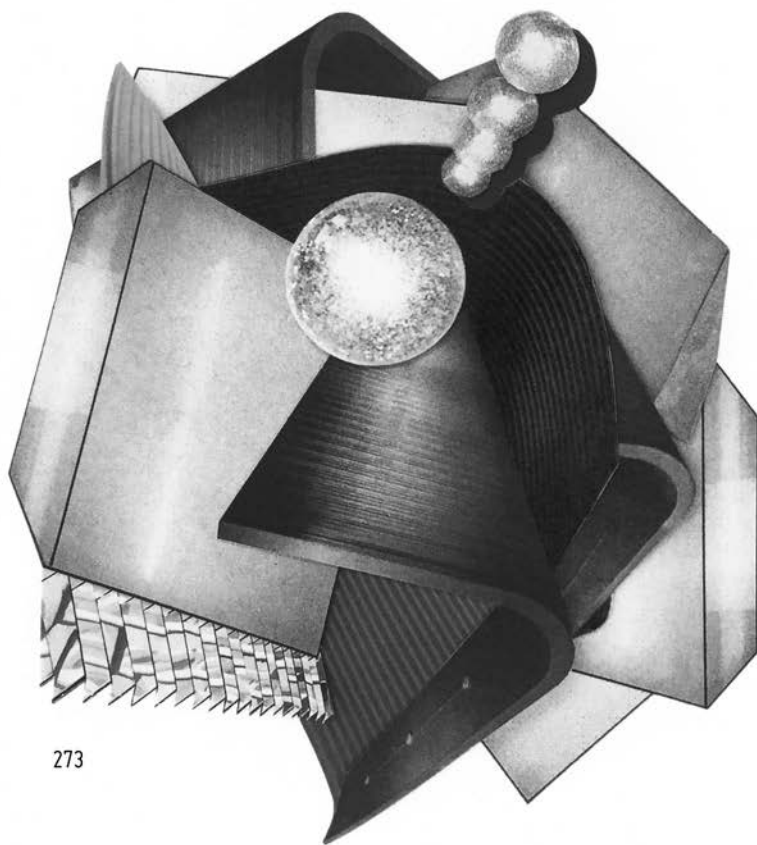
**NOUS SOMMES DEVENUS  
CES GENS**

LES ÉDITIONS DE LA MAISON EN FEU



# SPIRALE

LA  
POÉSIE  
MORTE  
OU  
VIVE



273

ABONNEMENT  
[SODEP.QC.CA](http://SODEP.QC.CA)

# mœbius - BALADO

*Mœbius* est une chambre d'échos pour la création littéraire contemporaine. Des entrevues et des chroniques poursuivent la réflexion de chaque numéro dans *Mœbius-balado*.



EN COLLABORATION AVEC



À ÉCOUTER DANS L'AUDIOTHÈQUE **OPUSCULES**

[revuemoebius.com/moebius-balado](http://revuemoebius.com/moebius-balado)



## revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE  
INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION  
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES  
CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES CRÉATION  
LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT

LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE  
LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS  
HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE  
LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT  
JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN  
ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

graphisme : gregprodgraph.com

SODEP.QC.CA

sodep revues  
culturelles  
québécoises

*Mœbius* est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

**Directrice**

Karine Rosso

**Responsable de la diffusion et des communications**

Charlotte Moffet

**Rédacteur en chef**

Jeannot Clair

**Comité de rédaction**

Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Karine Rosso et Olivia Tapiero

**Conseil d'administration**

Guy Champagne, Jean-Benoit Cormier Landry, Marine Gurnade, Catherine Mavrikakis, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier

**Conception graphique**

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

**Illustration de couverture et calligraphies**

Éléonore Goldberg

**Graphisme de la couverture**

Marc-André Cholette-Héroux

**Infographie**

Hugues Skene

**Révision linguistique**

Julie Loncin

**Correction d'épreuves**

Véronique Desjardins

*Mœbius* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

*Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec



CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante-sixième numéro a été achevé d'imprimer  
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),  
en octobre 2020, pour le compte de la revue *Mœbius*.



Mais il ne suffit pas  
de se tenir debout  
sur l'autre rive du fleuve

**Avec des textes de**

Laetitia Beaumel

Loïc Beauregard-Lefebvre

Mathieu Blais

Arianne Caron Poirier

Isabel Corona

Mélodie Drouin

Symon Henry

Patricia Houle

Clara Lamy

Catherine Anne Laranjo

Lina Meruane

traduite par Marie Ferrier Houdayer

Renato Rodriguez-Lefebvre

Adalber Salas Hernández

traduit par Sonya Malaborza

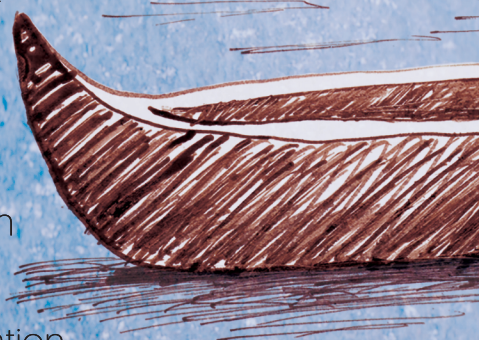
Guy Sioui Durand – Tsie8ei 8enho8en

Alexandre Tremblay

Mélikah Abdelmoumen pense la création

Yara El-Ghadban est l'écrivaine en résidence

Natasha Kanapé Fontaine écrit à Felwine Sarr



ISBN : 978-2-924781-28-9



9 782924 781289